

BULLETIN ANNUEL DE LA PARENTALITÉ

RECUEIL D'INTERVENTIONS
SOIRÉES PARENTALITÉ 2016

Le mot de la Présidente

L'année 2016 a confirmé le succès des soirées "Parentalité" mises en place par la fédération Familles Rurales du Tarn pour répondre à la demande des associations locales. Les thèmes étant choisis par les familles, ils sont vraiment en accord avec leurs préoccupations. Vivre en milieu rural n'empêche pas les familles de se poser des questions sur l'éducation de leurs enfants. Une fois la peur du jugement dépassée, les parents apprécient de pouvoir échanger entre eux et avec un intervenant compétant sur le sujet abordé.

Afin de faire mémoire du travail qui a été fait tout au long de l'année, et au vu du très bon accueil que vous avez réservé à notre "Bulletin annuel de la parentalité 2015", nous avons décidé de reconduire l'élaboration de ce recueil pour l'année 2016.

Avant de vous abandonner à la lecture, nous tenions à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la rédaction de ce livret ainsi que les partenaires des actions parentalité dans le Tarn: le réseau ParenTarn et la Caf qui nous encouragent à poursuivre cette action. Nous remercions également les associations qui continuent à nous solliciter et les nouvelles qui nous ont rejoints...

Bonne lecture.

Anne Estéveny

Présidente de la fédération départementale du Tarn

Introduction

Qu'est-ce qu' « être parent » aujourd'hui ?

Familles Rurales à travers la proposition de soirées parentalités tente de faire l'offre d'une réflexion à plusieurs pour se risquer à approcher cette question.

Ce bulletin est le prolongement de ces soirées qui laisse trace des problématiques évoquées.

Cette année la parentalité a été questionnée autour de différents axes :

Plusieurs textes ont relaté la famille dans tous ses états.

D'autres ont abordé le rapport des jeunes au virtuel à l'ère de l'omniprésence de l'image ; auxquels se sont ajoutés des thèmes plus spécifiques liés à l'enfance tels les apprentissages, les maux du corps, la fratrie, comment parler de la sexualité aux enfants ? ...

Ce bulletin se veut être une approche plurielle recensant plusieurs écrits de professionnels exerçant dans le champ médico-social. Chaque intervenant a eu une liberté d'écriture avec en même temps le souci d'une lecture et d'une compréhension accessible à tous.

Nous vous en souhaitons bonne lecture.

Christel ARTUSO

Educatrice spécialisée à la fédération départementale du Tarn

Jamila HAMIQUI

Psychologue clinicienne à la fédération départementale du Tarn

Table des matières

QUELLE ÉDUCATION POUR NOS ENFANTS AUJOURD’HUI ?	5
QU’EST-CE QUI EMPÊCHE LES APPRENTISSAGES ?	7
LES RÉSEAUX SOCIAUX : QUELLES UTILISATIONS EN FAIRE ET QUELLES EN SONT LES LIMITES ?	13
LORSQUE LE CORPS PARLE : ÉNURÉSIE, ECZÉMA, TICS... ..	16
QUAND LA FAMILLE SE SÉPARE ET SE RECONSTRUIT !	19
COMMENT PARLER DE L’ACTUALITÉ AUX ENFANTS ? IMAGES CHOCS, VIOLENCE... ..	34
PÈRE, MÈRE : COMMENT S’ENTENDRE POUR ÉDUQUER ?	40
Textes déjà publiés en 2015	44

Caroline SANTA-RITA

Psychologue clinicienne

QUELLE ÉDUCATION POUR NOS ENFANTS AUJOURD'HUI ?

Nous allons parler ce soir de ce que Françoise Dolto à appeler « le devoir d'éducation ».

L'amour donné à son enfant doit s'accompagner de la conscience d'avoir à accomplir une tâche, d'avoir à remplir un devoir envers les enfants.

D'ailleurs souvent lorsque des enfants se plaignent des limites que leur parents leurs donnent en consultation, je leur indique que c'est un travail qui est demandé aux parents pour qu'ils puissent grandir dans les meilleures conditions.

Eduquer dans sa plus simple définition serait humanisé.

Au début de sa vie, l'enfant est semblable à un petit animal. Il n'y a d'autre but que de satisfaire par n'importe quel moyen et le plus rapidement possible, son plaisir du moment. Il est l'otage de ses pulsions. C'est l'éducation et elle seule qui lui permet de ne plus être la proie impuissante. Il s'agit d'aider l'enfant à apprendre à dominer ses pulsions, du moins lui donner la possibilité de les satisfaire avec des moyens compatibles avec la vie sociale.

La question est éduquer aujourd'hui est ce différent avec éduquer hier ?

A mon avis les fondamentaux de l'éducation sont les mêmes mais les idéologies actuelles font pression sur les individus et les familles.

Depuis l'après guerre, la place, le statut de l'enfant ont changé, « l'enfant est une personne » qu'il faut entendre et respecter, avec des besoins propres et spécifiques. Cela est plutôt une bonne chose mais la tendance actuelle à privilégier l'individu aux dépens du social, à mettre en exergue l'épanouissement personnel entraîne une confusion entre éduquer et brimer un enfant. Cette tendance s'accompagne d'un contexte de valorisation de la famille vue comme protection à l'extérieur, à son tintamarre, à son stress, à ses exigences. La famille devient le lieu du relâchement par rapport à l'extérieur. La tâche devient alors ardue pour les parents car ils doivent être garants de l'épanouissement de leur enfant mais en même temps faire leur devoir d'éducation.

La tâche éducative avec son lot de contraintes, de déceptions et de douleurs ne font pas très bon ménage avec une culture du soi et du cocooning familial.

L'éducation d'un enfant implique un grand nombre de moments compliqués, des moments où les adultes doivent poser des actes qui dans l'instant ne rendent personnes heureux mais qui sont indispensables pour que l'enfant puisse advenir adulte.

Le parent qui met des limites à son enfant, ne peut le faire sans provoquer chez ce dernier de la souffrance, souffrance d'autant plus grande, qu'en général, l'enfant assimile fermeté à une marque de non-amour. Comme on l'a indiqué tout à l'heure « l'enfant est une personne », mais cette personne est en construction et elle ne peut se développer sans l'autorité des adultes et de leurs repères.

Les parents initient peu à peu à l'enfant les façons dont on doit se comporter avec les autres, tout en l'aidant à se découvrir lui, à développer ses potentialités, à construire sa singularité, son être propre.

Ainsi, l'éducation ne se réduit pas simplement à une technique d'adaptation de l'enfant à la vie sociale. Elle est le vecteur essentiel de sa construction, le support fondamental de sa croissance psychologique.

L'éducation donnée aux enfants peut être modelée par des données extérieures mais aussi par le vécu inconscient ou conscient des parents. On peut avoir du mal à différencier les souffrances légitimes liées à l'éducation d'un enfant à celles injustes (comme les humiliations), que peut être on nous a infligées. Ainsi limiter un enfant serait pour certains vu comme une répétition de leur vécu avec cette idée qu'ils abuseraient d'un pouvoir sur l'enfant. Il peut être également parasité par la nouvelle place des jeunes parents.

Devenir parent pour le jeune adulte ne va pas de soi, car ce statut exige de renoncer à la place d'enfant tenue jusque-là auprès de ses propres parents et ensuite de s'identifier à eux pour pouvoir fonctionner en tant que parent.

La tâche des parents me semble-t-il est comparable à celle de l'artiste qui doit inventer créer tout en respectant le cadre imposé par sa technique.

.

Sandrine BOUSQUET

Orthophoniste

QU'EST-CE QUI EMPÊCHE LES APPRENTISSAGES ?

Dans la société actuelle, il n'est plus admis que des enfants soient en difficulté dans leur développement sans qu'on n'en comprenne la raison, sans qu'on ne cherche à y remédier. Les parents, les professionnels de la petite enfance et les enseignants sont majoritairement vigilants.

Il en résulte que les centres de consultation de pédo-psychiatrie sont saturés de demandes, justifiées la plus part du temps, les cabinets de psychomotriciens, de psychologues et d'orthophonistes également.

J'interviens en ma qualité d'orthophoniste. Depuis 1992, je rencontre des enfants, de jeunes gens de 0 à 20 ans qui pour des raisons très différentes présentent tous un symptôme équivalent : quelque chose ne s'est pas déroulé comme prévu dans l'acquisition du langage oral ou écrit.

C'est de ces difficultés que je vais parler.

Pour commencer il faut que nous nous mettions d'accord sur une notion très importante qui est la notion de symptôme au sens strictement médical du terme : Un symptôme est un signe clinique, ce qui s'observe, se raconte. Par exemple, la fièvre est un symptôme mais pas une maladie, c'est après auscultation que le médecin pourra dire quelle maladie provoque la fièvre et surtout prescrire le traitement adéquat.

Il en est de même pour les difficultés d'apprentissage. Elles sont le signe d'un retard, d'un trouble et c'est aux différents professionnels d'en comprendre l'origine.

En général quand le symptôme touche le développement du langage ou l'apprentissage de l'écrit, l'enfant est adressé à un orthophoniste qui va proposer un bilan.

Le bilan comporte une première partie que l'on nomme anamnèse, c'est à dire l'histoire de l'enfant, de sa famille, de ses difficultés, tout ce que les parents ou l'enfant ont envie de nous raconter autour de ce symptôme. Cette partie est essentielle et à ne surtout pas négliger.

Nous disposons ensuite de tests qui nous aideront à situer l'enfant par rapport à ce qui est attendu à son âge et nous pourrons également observer plus finement.

Il convient parfois également de s'entourer de l'avis d'autres professionnels médecins ORL, pédo-psychiatres, ophtalmologistes, psychologues, psychomotriciens, orthoptistes...

Ainsi, le recueil et la synthèse des différents éléments vont nous permettre d'émettre des hypothèses sur la nature de la difficulté de l'enfant. Ces hypothèses, quand le diagnostic n'est pas aisé à poser, seront mises à l'épreuve du temps et du travail proposé à l'enfant.

Troubles liés à une atteinte organique, neurologique, sensorielle ou neuro-développementale...

1- Tous les troubles liés à une atteinte organique, neurologique, sensorielle, génétique.

Pour pouvoir parler puis lire, écrire et compter ensuite, il faut bien entendre, bien voir, disposer d'un cerveau qui fonctionne normalement sans crise d'épilepsie, sans blessure, sans trouble aphasique.

Certaines maladies chromosomiques ou génétiques ont des répercussions plus ou moins importantes sur les capacités à communiquer, à parler, à acquérir entrer le savoir scolaire.

Si l'enfant présente un de ces troubles, il convient bien sûr de prévoir les aménagements nécessaires afin d'optimiser ses possibilités d'apprentissage. L'adresser à des personnes spécialisées si possible.

Dans des cas moins dramatiques, nous pouvons rencontrer des enfants qui ont connu de multiples épisodes de surdité transitoire dues à des otites. Ces périodes où l'enfant a été mal entendant peuvent être la cause d'un retard simple de l'acquisition du langage.

2- Les troubles d'apprentissage d'origine neurodéveloppementale. Les fameux « dys ».

Je citerai dans ce paragraphe Michèle MAZEAU, médecin de r education, spécialisée en neuropsychologie infantile, auteur d'ouvrages de référence, et particulièrement d'un article paru dans « les grands dossiers des Sciences Humaines », n 42, mars, avril, mai 2016.

Les progrès de l'imagerie médicale ont permis d'observer le cerveau à l'œuvre. Il en découle l'hypothèse que, dans certains cas, ce cerveau fonctionnerait de façon atypique et que cela serait la cause de troubles dits spécifiques. Le rapprochement est fait également avec l'observation des signes présentés par des personnes cérébro-lésées.

« Certains troubles des apprentissages découlent de singularité ou dysfonctionnement de certains de ces réseaux (de neurones) : on parle alors de **troubles cognitifs spécifiques** [...] leurs conséquences (les troubles spécifiques des apprentissages) se découvrent progressivement au fil des années et des apprentissages. [...] »

L'ensemble de ces pathologies est regroupées communément sous l'appellation « dys » :

- **dysphasie** : trouble du développement du langage oral.
- **dyspraxie** : trouble du développement gestuel et spatial
- **dyslexie** : trouble d'acquisition du langage écrit (dysorthographe comprise)
- **dyscalculie** : trouble du sens du nombre, d'accès à la numération et au raisonnement

logique

- **TDA/H** : trouble du développement des systèmes attentionnels avec ou sans hyperactivité.

« ... toutes les fonctions cognitives sont susceptibles de connaître des dysfonctionnements y compris les fonctions exécutives, (qui permettent de commander notre comportement), les mémoires, les gnosies (perception et identification des stimuli sensoriels). »

« Le diagnostic comporte deux phases : éliminer la responsabilité d'un trouble psychodynamique, de difficultés liées au contexte psycho éducatif, d'un trouble du spectre de l'autisme, ou d'une déficience intellectuelle. Ensuite, il faut mettre en évidence des signes caractéristiques d'une atteinte du développement neurocognitif. Il s'agit de déficit durable et significatif. »

On estime que les enfants souffrants de ce type de trouble représentent entre 3 et 5% d'une classe d'âge dont 1 % souffrent d'un « dys » sévère et ce, de façon identique dans toutes les classes sociales. »

Mme Mazeau déplore que par manque de cliniciens formés, on assiste actuellement à certains surdiagnostics erronés alors même que d'autres jeunes véritablement « dys » ne sont toujours pas reconnus.

Troubles d'apprentissage symptômes d'un trouble psychopathologique, d'interactions précoces défectueuses, d'insuffisance de stimulation...

Nous allons regrouper dans ce chapitre tous les troubles, du simple retard au trouble plus grave de l'acquisition du langage oral et écrit qui trouvent leur origine dans l'histoire et le développement psycho-affectif de l'enfant.

Il suffit parfois de peu de choses pour que la mise en place du langage ou plus tard de l'écriture et du calcul soit perturbée.

Bien souvent, d'eux mêmes, les parents associent les difficultés de l'enfant avec des événements familiaux, la naissance du petit frère, la séparation des parents, le décès d'un grand-père... « Il fait le bébé », « il ne veut pas grandir ». Quelquefois, dans l'après coup il est possible de mettre du sens sur ce qui n'en avait pas sur le moment : « maintenant, je suis contente de passer du temps avec lui. », « A notre retour de voyage, c'est comme s'il ne nous reconnaissait pas. »

Il ne s'agit pas de juger ou de chercher la faute comme on l'entend souvent mais de comprendre quels sont les fils dans lesquels nous sommes pris et qui nous empêchent.

Apprentissage du langage :

Pour étayer mon propos, il est nécessaire que je revienne ici sur le terme « apprentissage ».

En fait, parler ne s'apprend pas plus que marcher ... On ne fait pas de leçon de langage à l'enfant, on ne lui explique pas ce qu'est un verbe et un sujet ni comment conjuguer, pas plus qu'on ne lui apprend que pour marcher il faut mettre un pied

devant l'autre.

Il s'agit de compétences qui se mettent en place seules si les conditions nécessaires à leur apparition sont présentes.

Nous pouvons affirmer, grâce à diverses expériences, que le bébé naissant présente déjà des compétences. Il reconnaît la voix de sa mère il montre qu'il différencie les sons de sa langue maternelle de ceux d'une autre langue....

René ROUSSILLON, pédopsychiatre : « de tout cela il résulte une conception de l'enfant comme d'un être naissant avec des compétences relationnelles et communicationnelles qui doivent recevoir des réponses complémentaires « en miroir » et « en double » pour pouvoir se déployer ».

Pour cela, le petit enfant doit être entouré par des adultes suffisamment tranquilles et sécurisants, prêts à imaginer que l'enfant a une vie psychique afin de lui prêter des émotions. Des adultes qui le pensent capables de penser...

C'est ce que nous faisons quand nous parlons à un tout petit : « tu pleures ? Tu as mal au ventre, tu as faim,... » « Regarde qui est là ! Tu es content de le voir ! »...

C'est ce qui se passe également plus tard quand nous interprétons les productions sonores de l'enfant. « Tu fais broum ? Tu fais le bruit de la voiture ? »

Dès sa venue au monde, le nourrisson est soumis à des expériences brutes, de plaisir et de déplaisir : il a faim, il est rassasié, il mal, il se sent bien,.... C'est dans la relation à l'adulte qu'il va pouvoir transformer ces ressentis en représentations psychiques « utilisables ». Le petit enfant va connaître différentes étapes de maturation qui vont l'amener à mettre du sens, à construire sa pensée et son langage.

Nous nommons « symbolisation » ce processus, bien plus complexe que ce que je décris ici et qui préside à l'apparition du langage.

Apprentissage du langage écrit :

Le processus de symbolisation a permis à l'enfant de mettre une forme sonore sur une idée, un concept. Il est capable d'accepter que le mot voiture vaut pour toutes les voitures et pas seulement celle de la famille.

Avec l'apprentissage de la lecture, l'enfant va devoir revisiter les questions de symbolisation. L'écriture n'utilise pas des mots mais des représentations de mots. Cela demande un niveau de maîtrise plus élevé.

Maurice Berger, pédopsychiatre, auteur d'un livre « les troubles du développement cognitif » dans la 3ème édition, tente de formaliser un classement des troubles qui concernent les apprentissages.

Je vais m'aider de sa réflexion et l'illustrer d'exemples :

« 1- les difficultés d'apprentissage symptôme d'un trouble psychopathologique « classique ».

... tous les troubles liés à la problématique de la différenciation, de l'autonomisation, et de la dépendance.

Je donnerai ici l'exemple d'une petite fille dernière de sa fratrie. Une famille aimante mais très préoccupée par des soucis matériels. Cette petite fille donnait l'impression

que personne ne s'était jamais intéressé au fait qu'elle pouvait penser. Elle était charmante, obéissante avec ses parents, incapable de donner son avis que de toute façon on ne lui demandait que rarement. En grande difficulté scolaire, elle confondait notamment le b et le d. Mais comment bien différencier le b du d quand soi-même on ne se vit pas comme être unique, séparé de maman, possédant un axe corporel vertical, grâce auquel il est possible de penser une gauche et une droite ? Il lui a fallu pour se repérer un peu dans ces lettres d'abord découvrir le plaisir d'être et de penser.

Un autre enfant, gravement malade depuis sa naissance, se protège de l'angoisse de sa condition en entretenant une illusion de toute puissance infantile. Il est très intelligent mais apprendre à lire lui est impossible car apprendre lui demande d'accepter de ne pas savoir. Par ailleurs l'apprentissage de la lecture implique un mouvement de rassembler et dissocier les lettres qui est trop effrayant pour lui qui lutte contre un sentiment de morcellement. Avec le temps, il parvient à mémoriser quelques mots.

Pour d'autres, les mêmes qui ne savent pas jouer seuls, la situation d'apprentissage est difficile à vivre car elle implique d'accepter d'être seul.

2- les troubles du développement cognitif liés à des interactions précoces défectueuses.

...mode d'attachement désorganisé, désorienté.

Je donnerai ici comme exemple le cas d'une petite fille que j'ai reçue à 4 ans. Elle ne parlait pas mais émettait une suite de sons inarticulés, un pseudo langage. Son regard était plutôt fuyant, son corps raide. Quand elle était bien en relation avec l'adulte elle pouvait articuler quelques mots, accrochées par le regard puis ses yeux se détachaient de nous et son langage se délitait. Avec la participation de sa mère à chaque séance le langage s'est mis en place. Elle n'a ensuite cessé de progresser avec le soutien de ses parents, quelques aménagements scolaires et un suivi pédopsychiatrique.

Elle suit actuellement une scolarité classique.

3- Les troubles liés à une insuffisance de stimulation ou d'investissement du plaisir corporel et langagier dans le groupe familial et social.

Nous rencontrons souvent ces troubles chez des enfants dont les parents sont isolés et déprimés. Il est difficile de trouver l'énergie nécessaire pour parler et jouer avec son bébé quand on ne va pas bien soi-même.

Un autre cas de figure de manque de stimulation concerne certains enfants nés prématurément. La naissance a été un traumatisme pour les parents qui restent longtemps sous le choc, inquiets, face à un nourrisson plutôt hypotonique du fait de sa prématurité. Le nourrisson moins stimulant pour ses parents, sera en retour moins stimulé.

Pour ces deux exemples, une prise en charge précoce et soutenante également pour

les parents s'avère très efficace.

4-A ces insuffisances s'ajoute le fait que certains enfants cessent de penser car c'est trop angoissant pour eux. »

Cette idée a été développée par Serge BOIMARE qui a longtemps été enseignant auprès d'enfants présentant des troubles du comportement. (Agitation, tendance au passage à l'acte)

Pour terminer cet exposé j'aimerais finalement que l'on retienne que chaque difficulté d'apprentissage ou retard de développement, quelle qu'en soit l'origine, reste unique et que derrière chaque trouble il y a un sujet avec son histoire, passée et à construire. Et c'est peut-être à cela que se heurtent les réformes qui visent à réduire l'échec scolaire ?

Eric DUBOIS

Psychanalyste

LES RÉSEAUX SOCIAUX : QUELLES UTILISATIONS EN FAIRE ET QUELLES EN SONT LES LIMITES ?

Un préalable me semble cependant nécessaire pour que mon propos soit tant soit peu rigoureux.

Une précision m'a été confiée concernant l'âge des enfants intéressés par cette affaire du numérique, du virtuel, des réseaux sociaux.

De 6/7 ans à l'entrée dans la puberté.

Tous les enfants passent par les mêmes stades de développement bien que chacun ait son propre rythme.

Freud caractérise cet âge comme étant celui où l'enfant accepte le mieux les règles et une forme de discipline.

Il est aussi disponible aux apprentissages.

Dans cette « période de latence » les conflits vont se mettre en sommeil, ceci a pour effet de laisser toute opportunité à l'enfant de profiter des apprentissages extérieurs et de se consacrer pleinement à des acquisitions personnelles et sociales. Cette période prend fin avec le début de l'adolescence.

Si je me suis attardé sur ces quelques précisions, c'est que la question centrale est celle à partir duquel l'enfant peut-il accéder à ces nouvelles technologies ? Dans quelles conditions ?

Les écrans sont partout dans les familles et les enfants sont confrontés de plus en plus tôt et partout aux images numériques.

Les parents sont donc confrontés à de multiples questions, mettant en évidence le rôle qu'ils occupent dans la socialisation numérique de leurs enfants.

Si la cellule familiale est un des lieux de la socialisation de l'enfant permettant ainsi d'acquérir des connaissances, des modèles des valeurs propres.

Quelle influence de l'entrée du numérique dans la constellation familiale ?

Faut-il contrôler l'échange des enfants ?

Faut-il limiter l'accès à ces différentes propositions numériques ?

Combien de temps faut-il laisser l'enfant devant un écran ?

Combien d'heures devant les jeux vidéo ?

A partir de ces questions Serge Tisseron (psychanalyste) a proposé la règle des 3.6.9.12

Son idée est de réfléchir à l'accès de ces supports numériques en fonction de l'âge de l'enfant.

Il invitera les parents à ne pas mettre un enfant devant un écran avant 3 ans.

« Le temps passé par les bébés devant la télé y compris les programmes des chaînes qui leur sont spécialement dédiées les éloigne de leur seule activité vraiment utile à leur âge : interagir avec l'environnement grâce à leurs cinq sens pour toucher manipuler les objets, se familiariser avec l'espace en trois dimensions est fondamental.

Pas de console avant 6 ans.

Lors de la croissance l'enfant développe son imagination en créant avec ses propres mains notamment par dessin modelage et le jeu avec d'autres. Il en est autrement lorsque l'enfant s'initie trop tôt aux automatismes de la console de jeux défavorisant le développement de sa motricité fine et de sa créativité.

Après 6 ans.

L'ennemi pour l'enfant est celui de l'ennui. Le temps de la console doit être limité mais il est nécessaire de s'assurer que l'enfant sait encore jouer quand l'écran est éteint.

Pas d'internet avant 9 ans.

Avant de pouvoir naviguer sur la toile, l'enfant doit assimiler certaines notions qui lui seront nécessaires pour éviter les pièges du web, un accompagnement à prévoir au cours duquel l'enfant doit intégrer trois notions fondamentales :

-Tout ce qu'on y met peut tomber dans le domaine public.

-Tout ce qu'on y met y restera éternellement.

-Tout ce qu'on y trouve est sujet à caution : certaines données sont vraies, d'autres fausses.

Internet seul à partir de 12 ans.

Avec prudence

Nous pouvons aussi nous interroger sur la place qu'occupe la culture du numérique ; a-t-elle supplantée la culture du livre ?

La culture du livre, est une culture à un (un livre, un auteur, un lecteur.)

Elles sont axées sur une temporalité et sur une mémoire.

Elle favorise une pensée linéaire, sur le modèle du langage (succession de mots et de lignes)

La mémoire est évènementielle : les apprentissages se font par pratique répétitive, la mémoire se construit dans une temporalité.

Le livre c'est construire sa propre histoire en assimilant la pensée d'un autre, en faisant sienne une narration.

La culture du livre se fonde sur le concept d'assimilation.

La culture numérique est une culture du multiple, elle implique plusieurs écrans ou fenêtres, plusieurs tâches en parallèles, tâches toujours inachevées et provisoires, les créations peuvent être collectives. Ces dernières favorisent une pensée ; spécialisés les apprentissages se font par changement de stratégies et de raisonnements. Construction narrative de discontinuité favorisant la capacité à faire face à l'imprévisible.

Dans les jeux vidéo le joueur doit sans cesse réajuster sa stratégie, ses objectifs. La culture du numérique est plutôt proche de l'accommodation.

Pour conclure, les jeux, les écrans, sont souvent des refuges temporaires qu'il faut prendre en compte pour qu'ils ne deviennent pas définitifs.

Isabelle ESPEROU

Psychanalyste

LORSQUE LE CORPS PARLE : ÉNURÉSIE, ECZÉMA, TICS...

Le corps n'englobe pas tout de nous, avant on lui ajoutait l'âme : « corps et âme », l'expression est restée pour parler d'un engagement total. On pouvait, d'ailleurs, être un corps sans âme : Les enfants et les femmes, les esclaves.

L'idée que le corps parle pose plusieurs questions complexes :

- Qu'est-ce le corps, pour nous humains?
- Pourquoi ces signes du corps ?
- Il « parle » pour qui ?
- Qu'est-ce que ça veut dire ?

1. Le corps ?

Je vais introduire cette première partie par des précisions sur ce que l'on peut entendre par là, c'est le cas de le dire...comme dans un sketch de Pierre DAC et Francis BLANCHE (visible sur Youtube) : Lorsque le sage Rabinranah doit expliquer la particularité du tatouage d'une personne de l'assistance, un homme, avant de révéler où ce tatouage est situé (son sexe), il répond :

« Oh, vous savez par là, je n'entends pas grand-chose ! »

Qu'est ce qui fait rire ?

C'est bien sûr la trivialité du propos, mais aussi, ça nous fait rire parce que ça nous met face à notre rapport au corps qui est trouble. Il y a le corps qu'on s'applique à valoriser, qu'on aime malgré ses imperfections et il y a ces instants où l'on saisit son côté moins glamour, moins glorieux, ridicule. Dans ces instants on perçoit le ridicule de notre illusion à être le maître de cet édifice : Le corps.

Le corps n'est pas l'organisme. D'ailleurs, on ne dit pas qu'on aime son organisme !

L'organisme c'est ce qui fonctionne sans qu'on y pense. Pendant que je parle, mon cœur bat, il peut s'accélérer selon les émotions, mon foie, ma rate, mon sang font leur travail.

En fait l'organisme nous est étranger, voire un ennemi... C'est-à-dire qu'il ne nous avertit pas de ce qu'il fait, de ce qu'il fabrique. A un moment donné ça peut devenir une maladie. Si notre enfant est grippé, il s'agit de le soigner, point à la ligne, on ne se pose pas plus de question que ça.

Mais l'affaire est plus compliquée lorsque surgissent « des dysfonctionnements », comme par exemple le pipi au lit (énurésie), la propreté qui tarde (les cacas à la

culotte). On cherche d'abord sur le plan médical, avant d'en venir à l'idée qu'il y aurait une cause psychologique.

2. Les symptômes :

Il y a ceux qui viennent d'une surenchère, d'une accumulation : A savoir toutes sortes de tics, mimiques, mouvements « parasites », incontrôlés : clignements d'œil, léchage du bord des lèvres jusqu'à l'irritation, zozotement, toux, bégaiement, danse de Saint Guy, onychophagie... il y a toutes sortes de façon d'utiliser sa bouche, sa langue, sa gorge, ses mains, ses jambes...

Il y a aussi ceux qui viennent d'un évitement, de restrictions, d'un arrêt : Mutisme, constipation...

La variété des symptômes est incalculable, des plus ou moins bruyants au plus ou moins visibles.

Le symptôme « c'est comme une bouteille à la mer » dit Lacan. Et paradoxalement le silence comme le bruit a une dimension d'appel.

Freud donne l'exemple de la toux d'une jeune-femme, Dora. Lorsqu'il rencontre cette jeune-femme, elle va lui parler de ses relations avec son entourage et grâce à ce qui se dit durant ce travail, la valeur particulière que gardait précieusement ce symptôme va être découverte et deviendra caduque. C'est-à-dire que le symptôme aura été déchiffré.

1. Pourquoi de tels symptômes existent ?

Le bébé doit tout apprendre des grandes fonctions (manger, marcher...). C'est ce qui fait de nous un animal « dénaturé » qui aurait oublié sa nature même. C'est pourquoi le corps est le tissage des expériences physiologiques et du langage qui l'a élevé. C'est ce qui fait qu'on accède au corps qu'avec les mots.

Ce qui fait la complexité de notre rapport au corps c'est que nous naissons, nous les hommes, prématurés. A la naissance, il nous faut une maturation supplémentaire, des soins attentifs. Attentifs parce que le bébé ne se développe pas correctement sans cette attention qui va se porter sur des besoins (manger, boire, être au chaud, au propre) et qui va apporter plus (lui parler, le regarder, le caresser...). Le corps a été dans l'enfance le lieu, malgré lui, de multiples expériences, lieux de plaisirs, lieux d'excitations (suçoter, faire pipi, caca, mordre, manger, lécher...). Nombreux sont les symptômes cités plus haut qui mettent en jeu une répétition de ces expériences.

Pour faire court disons que ce qui se produit, c'est que le bébé, au-delà de son organisme, va peu à peu prendre corps, il se met à le reconnaître comme étant le sien

(dans le miroir), il se met à l'habiter et à s'en servir. Son corps est aussi cette image qui le soutient et le rend visible, présent aux autres, en tant qu'être singulier, unique et parlant.

A l'adolescence le corps peut devenir le lieu d'expérimentations, sexuelles par exemple, lieu d'expériences provoquées, comme parfois les mises à l'épreuve des limites, des dangers. Parfois, ce corps est vécu comme un carcan, voire un drame (lorsque le sexe de naissance ne correspond pas à ce que l'on se sent être).

De toutes les façons, que l'on soit atteint d'une maladie d'origine organique ou d'un symptôme d'ordre psychologique : On s'en fait un récit, à savoir comment c'est apparu. La façon dont on accueille une maladie est, on le sait déterminante, pour la rémission. En parler aide à se défendre.

Lorsqu'il s'agit d'un enfant qui ne parle pas encore, alors c'est aux parents qu'il revient de trouver à dire.

Alors, pour en revenir à la question « quand le corps parle » celui de son enfant, il y a intérêt à inviter l'enfant à en parler, à s'expliquer. Plutôt que de banaliser (il ne s'agit pas de dramatiser, non plus bien sûr!, ni d'exiger une réponse qu'il n'a pas encore) il est important de ne pas priver son enfant de la possibilité d'inventer son explication et de la prendre au sérieux. Pour cela, il est intéressant de considérer, le tic, le bégaiement comme une occasion pour l'enfant, un appel à dire (la bouteille à la mer). Pour cela, on peut, tout aussi bien, aller consulter un psychologue qui deviendra un tiers permettant que ça puisse se parler.

Nadine LIEVOUX

Psychothérapeute familiale

QUAND LA FAMILLE SE SÉPARE ET SE RECONSTRUIT !

La séparation parentale fait actuellement partie du paysage social. De nos jours, un couple sur deux se sépare au bout de quelques années et ceci de plus en plus rapidement après avoir pris la décision de vivre ensemble. Chez nous, en 2005, pour 40 000 couples qui se sont mariés, 30 000 ont divorcé.

Mais pourquoi tant de divorces? Qu'est-ce qui a fondamentalement changé?

Aujourd'hui, le mariage «d'amour» serait devenu la valeur culturelle de la création d'une famille? Effectivement les couples ne se forment plus en vue de solidifier les structures sociales ou de consolider des avoirs, les rencontres se font au gré de la fluctuation du désir, des émotions et des besoins d'affection. Ce n'est plus la structure sociale qui s'exprime dans le couple mais la structure personnelle.

En effet, dans le cadre de l'amour, c'est prioritairement l'intimité psychique de la personne qui fait signe; ainsi la conjugalité se construit autour de fragilités conscientes et inconscientes des partenaires ; et l'inconscient se voit sérieusement activé lorsque l'enfant paraît!

Se séparer est une manœuvre difficile et émotionnellement coûteuse, chaque parent souhaitant, de plus en plus souvent, avoir sa «part égale» d'enfant. Il n'est guère aisé pour un enfant de comprendre la raison d'une séparation. Pourquoi ses parents ne s'aiment-ils plus? Même si les éléments qu'on lui fournit ne semblent jamais satisfaire pleinement l'enfant, il ne faut pas laisser cette question sans réponse. L'enfant a une connaissance implicite des difficultés de ses parents bien au-delà de sa connaissance explicite et, lors d'une séparation, il essaiera, afin de savoir dans quel sens agir, de trouver une explication explicite mais parfois bien loin de la réalité. Il se forgera donc facilement des visions erronées sur les causes de la rupture.

Une séparation est une brisure, le couple parental n'est plus là, l'enfant est déshabillé de cette identité. Construction temporelle, sa famille était inscrite dans le temps, en un lieu où le temps s'épaississait mais qui n'a pas pu continuer à produire de la durée.

Certains imaginent qu'une séparation lorsque les enfants sont adolescents est moins grave que s'ils sont petits. C'est différent, c'est tout! Contrairement à l'enfant, l'adolescent a la capacité de comprendre la situation dans son ensemble et d'envisager les conséquences d'une rupture de l'union parentale. Mais de «comprendre», l'adolescent, en pleine recherche d'identité, n'en a cure, trop déchiré lui-même à vouloir, d'un côté, se différencier des imagos parentales (*représentations inconscientes des objets dans le sens analytique, c'est à dire le père et la mère les parents combinés*), tout en éprouvant encore, d'un autre côté, un vif désir d'appartenir à son lieu d'origine. Durant cette période de transition, souvent déstabilisé par la force de transformations tant physiques que psychiques, le jeune a besoin d'un foyer sécurisant pour faire face aux bouleversements émotionnels.

Lors de séparations et de reconstructions familiales, qu'en est-il du parcours affectif de l'enfant, de la permanence du lien entre lui et ses parents, de la constitution des liens entre lui et ses familles collatérales? Pourquoi cette question? Parce que « la famille», quelle que soit sa composition, a pour essence d'être un lieu d'humanisation.

Mise à mal de l'assurance du lien

La séparation engendre un **premier temps**: celui de révolte, de dispute, de rupture, de mise à mal de l'image de l'autre parent, période durant laquelle l'enfant, quel que soit son âge, est souvent mis en place de référent qui doit guider, d'objet d'échange, de consolateur ou parfois de gêneur. Or la réassurance, pour l'enfant, d'une sécurité des liens affectifs parentaux ne peut s'inscrire si ceux dont il s'origine, se mentent, se critiquent, ne pensent qu'à se venger l'un de l'autre à travers lui.

Dans un **deuxième temps** (venant parfois bien trop rapidement et ne laissant donc pas le temps d'assumer le deuil d'un premier couple) les parents forment de nouvelles familles. Ce deuxième temps donne l'occasion de présenter à l'enfant d'autres figures d'attachement, qu'il peut alors investir c'est-à-dire «créer trouver » et tisser des liens avec de nouvelles «personnes ressources».

Nous pourrions nous méfier de l'idéal de l'amour qui engendre l'illusion qu'une fois que les parents auront retrouvé chaussure à leur pied, tout ira bien pour tout le monde. C'est oublier qu'un nouveau couple se construit sur les histoires familiales précédentes, pleines de souvenirs bons et moins bons. Chacun vient avec ses espoirs et ses peurs, avec ses expériences diverses, ses habitudes, ses principes éducatifs.

Prenons vos enfants, ils ont tous un copain dont les parents sont divorcés, c'est banal..., ou qui vient d'un couple homoparental, qui a été adopté, qui est né d'une procréation médicalement assisté.....

Face à la séparation parentale, une question inextricable taraude les enfants: c'est quoi l'amour? D'un côté, l'adulte dit à l'enfant qu'il l'aimera toujours parce qu'il est son enfant; d'un autre côté, ce même adulte avoue ne plus aimer son conjoint qu'il a cependant dû aimer profondément puisque de leur union sont nés un ou plusieurs enfants. Tout cela n'est ni convaincant, ni rassurant. En plus, pour compliquer le tout, l'enfant quant à lui «aime» encore ses parents et ne comprend pas qu'il soit possible que ceux-ci ne se considèrent plus l'un l'autre comme «aimables». Lors d'une séparation ou d'une recomposition, une des difficultés majeures pour l'enfant sera donc de comprendre la question de l'amour, car pour lui l'amour a une inscription conceptuelle différente de celle de l'adulte. Le verbe «aimer» renvoie à des notions différentes puisqu'il qualifie une relation sentimentale entre deux adultes alors que pour l'enfant il signifie une relation parentale. De cette superposition, lieu de confusion, s'originent nombre d'angoisses d'abandon. Les adultes essaient de colmater en disant «qu'au nom de l'amour» un parent n'abandonnera jamais l'enfant. Ne s'agit-il pas là d'une vaine tentative puisque au nom de ce même mot «amour» il y a eu séparation parentale?

La confusion des signifiants entraîne le non-sens

La confusion issue d'une même terminologie amène nombre d'enfants à craindre de la part de l'adulte la rupture d'un lien auquel lui, l'enfant, reste psychiquement attaché. Pour sortir de la confusion et aider les enfants à comprendre la différence entre l'amour conjugal et l'amour parental, on peut imaginer leur parler en termes d'Amour pour cibler le lien parent-enfant, et en termes de Zamour pour définir la relation entre deux adultes. Utiliser deux signifiants différents offre à l'enfant la possibilité de mieux comprendre que le Zamour peut

quelquefois se zapper, tandis que l'Amour est un lien constant et incontournable. Cela lui permet de saisir qu'un parent ou un beau-parent peut disparaître de son univers quotidien à cause d'une relation de Zamour interrompue, mais ce n'est pas pour autant que l'Amour qui s'est donné et qui a été reçu entre cet adulte et cet enfant s'efface du même coup. Chacun est à même de trouver les mots qui permettent de différencier, d'autant que les confusions terminologiques se retrouvent sur plusieurs plans.

Certaines mères demandent à leur enfant d'appeler le nouveau compagnon «Papa», surtout lorsque le père officiel prend peu ses responsabilités. **Comment mettre chacun à sa juste place?** Toutes les places sont-elles interchangeables et les liens d'attachement sans réelle importance? Il en est de même pour les signifiants «frère» et «sœur» qui recouvrent des enfants ayant des statuts familiaux très différents les uns des autres. Enfants sans lien de sang mais dont les adultes souhaitent qu'ils se considèrent frères et sœurs. Nous devrions être sensibles aux excès de transgression de la loi du langage car celle-ci engendre une déstructuration du symbolique qui devient ainsi a-signifiant. N'oublions pas que ce sont les adultes qui, par la détermination du sens des mots, deviennent pour les enfants les artisans de la loi du monde...

Avec un enfant, il est important de se faire expliquer le sens qu'il attribue aux mots qui circulent dans la famille. Et puisque aujourd'hui il n'y a pas encore de termes clairs qui définissent les nouveaux liens de parenté, il nous reste à soutenir les enfants dans la recherche à penser leurs proches en les aidant à trouver « leurs » mots pour nommer les différentes personnes constituant leur entourage affectif. Sachez qu'ils ne sont pas friands de mots tels que «demi-frère» ou «demi-sœur» car on ne peut tout de même pas couper un enfant en deux! Même avec des mots.

Un divorce sur 10 se déroule dans des circonstances litigieuses. Voilà de quoi mettre la loyauté à dure épreuve surtout lorsque l'un des conjoints rend l'autre directement responsable des malheurs de tous. Dans ce cas, volontairement ou non, un parent agit vis-à-vis de son enfant de manière à exclure l'autre parent de sa vie. L'aboutissement de cette emprise pousse les enfants à refuser de rencontrer le conjoint stigmatisé comme «mauvais parent» ou tout au moins à se couper psychologiquement de lui.

On a tendance à projeter à partir de notre propre savoir, de notre propre histoire.

Si on demande à quelqu'un dans la rue, ce qu'est la **famille**, il nous dira en fonction de ce qu'il est LUI, et si vous demandez à un anthropologue, un sociologue, un psy, ce qu'est la famille chacun donnera sa définition, il n'y a pas de spécialiste pour donner ce qu'est la définition de la FAMILLE. **Cette définition est à inventer en permanence.**

Depuis 30 ans la famille a complètement changé, on s'en rend compte sans vraiment s'en rendre compte, on le sait, mais on ne le réalise pas. Il y a une métamorphose profonde (Maurice Godelier « Métamorphose de la parenté »).

On parle de familles **multi composées**, les Américains parlent de **familles alternatives**, qui est un terme assez juste, ces familles qui peuvent être aidées par la médecine autour de la FIV, mais aussi qui sont aidées par l'évolution de la société, là on peut parler du mariage pour tous, et de sa contre manifestation contre l'évolution de la famille. C'est prendre acte de ces personnes qui s'accrochent désespérément à un modèle qui est dépassé chez leurs enfants eux mêmes. Des tensions se cristallisent autour de débats (mères porteuse, dons d'ovocytes etc.), il y a des points de friction très importants.

Il faut rappeler que le nourrisson humain naît à l'état de prématurité dans le monde des

mammifères, il a besoin de bras pour s'occuper de lui, c'est là l'origine de la famille. Winnicott a cette formule « un nourrisson a besoin de bras pour le tenir », « le nourrir » « lui parler, etc.... » c'est l'origine de la famille. Il faut qu'il y ait **au moins** une personne qui soit sensible au besoin du nourrisson, ce n'est pas forcément le père ou la mère, cela peut être une nourrice, une tante, un oncle, il faut qu'il y ait quelqu'un.

Il y a plusieurs mots autour de la famille, il y a « **parenté** », « **filiation** », cela ne dit pas la même chose. Si vous demandez ce qu'est la famille certains disent « ce sont les liens du sang » d'autres incluent les meilleurs amis, pour d'autre ce sera « le toit », « la maison », le beau père, la belle mère, » d'autres disent « c'est porter le même nom », chacun a sa définition de la famille et il faut en tenir compte. C'est un mot « valise », c'est se ressembler pour certains. Si nous jouons au jeu des ressemblances, qui est un fantasme, on arrive à ressembler à des personnes qui ne sont pas nos parents biologiques, c'est une expérience de l'adoption. **C'est une histoire.** Pour toutes les familles, ce sont des histoires à construire. Ce n'est pas parce que nous sommes nés d'un père et d'une mère, que cela va bien se passer. C'est ce que Paul Ricoeur, nous a appris, il parle de « narrativité », de « pouvoir se raconter une histoire ».

La profusion de familles recomposées a bouleversé nos conceptions et nos sentiments concernant la famille ainsi que les liens de filiation en introduisant une « concurrence » entre les liens de sang et les liens affectifs. La problématique des familles recomposées soulève de nombreux problèmes d'ordre éthique, social et psychologique, mais peut également nous en apprendre beaucoup sur les fondements des rapports familiaux et leurs conséquences dans le processus de construction émotionnelle des enfants, car le biologique n'est pas forcément la raison première du lien. Accepter l'idée d'un nouveau couple implique pour l'enfant un travail psychique intense. Voir un parent ou les parents retrouver un partenaire représente pour l'enfant la fin de ses fantasmes de réconciliation, une réconciliation très souvent souhaitée.

Qu'est ce qui fait famille aujourd'hui ?

Ce sont les liens, faire histoire commune, c'est se reconnaître comme famille, par exemple c'est pouvoir regarder un album photo et se dire.... « Tiens ça c'est qui ? » ou « c'est la grand-mère »... se reconnaître, ...se raconter une histoire.

Que ce soit dans une famille type, recomposée, monoparentale, adoptante, homoparentale (1%) des couples en France, ce qui est très peu, la définition de la famille est mouvante.

« Métamorphoses de la parenté », *Champ psychosomatique* 1/2006 (no 41), p. 227-235
URL : www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2006-1-page-227.htm.
DOI : 10.3917/cpsy.041.0227.

Avant d'indiquer plus précisément de quelle façon les savoirs sur les places, et relations familiales se reconfigurent, il convient de se rappeler brièvement à quelles grandes figures ces savoirs se sont initialement référés, pour rendre compte de la **montée** de l'enfant et de la **parentalité** – cela dans une dynamique historique qui avait vu la médecine moderne prendre son essor et la place des mères reconsidérée. C'est ainsi qu'au XIX e siècle, se mettent en place les bases de ce qu'on pourrait appeler une « sanitisation » et une « politisation » de la famille, passant par l'intégration de la médecine dans une politique qui s'appliquera à la

question de la santé des populations.

La mère, une cible idéale

Un mouvement historique de « familiarisation » porté par le corps médical, la mère se trouve requalifiée comme principale éducatrice de l'enfant, d'abord dans le monde bourgeois puis dans l'ensemble des couches sociales. La conséquence en est l'assimilation de la femme à la maternité, l'articulant à ce qui apparaît alors comme les traits caractéristiques du féminin/maternel : sensibilité, faiblesse et irrationalité.

Parallèlement, la naissance de la psychiatrie avec Pinel, puis Charcot, pose le malade mental comme un sujet souffrant, mais c'est véritablement Freud qui va donner à la petite enfance et à la relation parentale l'importance que l'on sait dans la genèse de l'esprit humain et des troubles psychiques.

La coupure que l'approche freudienne opère est radicale. Il rompt avec la représentation portée par le pouvoir médical et son appréhension organiciste des besoins et des fonctionnements du corps humain de l'enfant, de la mère et de la sexualité. Cette coupure que l'approche freudienne institue avec les conceptions médico-psychiatriques dominantes de son temps, organicistes et fonctionnalistes, va progressivement imposer un nouveau modèle interprétatif qui s'appuie sur l'importance de la mise en paroles du vécu.

D'autres auteurs comme Piaget, des pédagogues comme Decroly, Montessori, Freinet marqueront de leurs travaux l'étude du jeune enfant, mais la rupture introduite par la psychanalyse est sans doute la plus fondamentale, mettant en évidence l'importance de l'imaginaire et du fantasme dans le fonctionnement psychique. Cependant, si des auteurs comme Anna Freud ou Mélanie Klein développent l'analyse psychanalytique du jeune enfant, l'audience de la psychanalyse va rester limitée jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.

Plus proche de nous, certains ouvrages de vulgarisation connaissent ainsi un succès inattendu, comme le livre de Dodson, « Tout se joue avant 6 ans », celui de Laurence Pernoud « J'attends un enfant », et, dans un autre registre, celui de Françoise Dolto, « La cause des enfants ». Mais ce qui a précédé de tels succès publics, et sans doute les a autorisés, ce sont les résultats de travaux fondamentaux publiés au sortir de la guerre, et en premier lieu ceux de René Spitz dès 1945. (*René Spitz - vienne 1887-1974 - psychanalyste américain d'origine Hongroise étudie le développement de 0 à 2 ans en relation à sa mère*)

L'effet produit par ces travaux s'avérera très important, car ils vont permettre de renouveler le regard social sur le petit enfant et largement contribuer à changer les représentations sociales sur le bébé. En effet, l'attitude et les croyances à l'égard de la petite enfance qui ont pu être développées entre la Première et la Seconde Guerre mondiale nous paraissent étonnamment archaïques. Les besoins du tout-petit étaient considérés essentiellement sous l'angle physique, peu d'importance étant accordée aux besoins affectifs, ludiques ou psychomoteurs. Or nous sommes désormais habitués à considérer que le bébé affirme dès la naissance et même avant une sensibilité extrême à son environnement, notamment relationnel. À cet égard, si la période d'après-guerre présente une particulière pertinence dans cette entreprise, c'est qu'un problème particulier s'est posé à l'époque. Il a véritablement permis à la psychanalyse de faire irruption dans la pédiatrie. Il s'agit du nombre exceptionnel de bébés privés plus ou moins durablement de leurs parents suite à la guerre et placés en institution, avec les graves perturbations psychologiques que l'on a

constatées chez ces bébés. C'est à partir de ce moment que les deux courants de la pédiatrie et de la puériculture traditionnelle, d'une part, et de la psychanalyse, d'autre part, vont véritablement s'interpénétrer pour donner la pédiatrie moderne.

On va voir se développer dès 1945, avec le psychanalyste américain René Spitz, la critique de ce qu'on a appelé « l'hospitalisme », c'est-à-dire les graves perturbations psychiques présentées par les bébés bénéficiant de soins physiques adéquats, mais de soins qui restent totalement impersonnels et produisent des carences affectives souvent très graves. Les symptômes de l'hospitalisme attestent de la grande importance des relations précoces. Ils se traduisent par des troubles multiples du développement, somatiques mais surtout psychiques, pouvant aller jusqu'à la mort.

Conformément au modèle familial très largement dominant de l'époque, les carences affectives vécues par le bébé seront quasi-automatiquement assimilées à des carences maternelles. Le maternage représente l'archétype du soin au bébé, et les pratiques du soin (le « care » anglais) considérées comme d'« essence maternelle ». Ce qui posera quelques difficultés d'interprétation quand entrèrent sur le devant de la scène sociale, ceux que l'on a appelés, faute de terme adéquat, les « nouveaux pères »... L'idée, jusqu'alors prévalent dans le milieu médical, du bébé comme « tube digestif » tombe alors en désuétude au profit d'une représentation de l'enfant qui accorde à la vie affective une place grandissante.

Ainsi, cette reconnaissance de l'importance de la vie affective dès la naissance que portent les pathologies de la relation précoce s'appuie sur la mise en exergue d'un lien fondamental : le lien mère-enfant. Et le haussement de cette dyade mère-enfant – qui entre en congruence avec les présupposés de l'époque est porté à un tel niveau que toutes les autres relations en sont minimisées (le père) ou disqualifiées (l'accueil collectif). Une illustration de ceci est le glissement du terme de carence affective vers celui de carences de soins maternels, puis, plus directement, de carence maternelle. Cette approche donne à la mère une place d'autant plus centrale par rapport au bébé que, par le biais de Jacques Lacan une fonction symbolique est reconnue au père, distincte de celle de la mère et qui justifie son éloignement de l'enfant.

Dans la théorie Lacanienne, qui distingue les trois niveaux d'appréhension que sont **réel, symbolique et imaginaire**, la fonction symbolique paternelle s'articule à son autorité et ouvre l'enfant au langage. En ce sens, on peut dire qu'elle donne une importance au père qui pourrait, en quelque sorte, le consoler du déclin du patriarcat...

Le basculement des années 1970

La fin des années 60 et les années 70 sont riches de transformations qui touchent aussi bien les mœurs et les pratiques sociales que les savoirs produits par les sciences humaines, dans un contexte de mutation économique, technologique, sociale et politique. De multiples réévaluations des connaissances sur les bébés, des représentations des places parentales et des interventions professionnelles se réalisent alors.

Tandis qu'on voyait se diffuser des comportements remettant en cause l'ordre familial antérieur (virginité, divorce, union libre...) ou se revendiquant de mœurs jusqu'alors clandestines (homosexualité...), et surtout se faire massive la revendication féministe d'émancipation, de nombreux écrits sont venus soutenir ou alimenter les mouvements sociaux et les mutations en cours. La conception de la parentalité a constitué un des éléments centraux des débats, alors que la version autoritaire de l'autorité paternelle et parentale aussi bien que les contraintes sociales limitant la relation amoureuse étaient remises en cause de façon virulente, et que de nouveaux repères éducatifs venaient

symboliser la recherche – ceux que l'on a appelé, faute de pouvoir les légitimer par une désignation adéquate, les « nouveaux pères ». Dans ce débat, plusieurs écrits ont fait date. Élisabeth Badinter (1980) a pour sa part « infligé » une blessure narcissique au féminin traditionnel en contestant l'existence d'un instinct maternel et d'un amour inné de la mère pour son enfant. L'écho donné à sa thèse ne pouvait laisser indifférents les chercheurs, d'autant plus que des travaux cliniques et anthropologiques remettaient en cause l'idée de la prévalence de la mère dans toute éducation. La plus significative de ces réévaluations provenait toutefois de celles-là mêmes qui avaient contribué à théoriser en France la prévalence maternelle. Myriam David et Geneviève Appel – relativisent l'importance considérée jusqu'alors comme « irremplaçable » de la mère dans la socialisation du jeune enfant par la publication de leur étude : *Loczy ou le maternage insolite en 1973*. Partant de l'observation de la façon dont des bébés séparés de leurs parents étaient pris en charge, sous la direction d'Emmi Pickler, à l'Institut national de méthodologie des Maisons d'enfants de Budapest (plus connu sous le nom de sa rue, Loczy), elles concluaient – fait extraordinaire pour les tenants de cette école – à la valeur d'un tel établissement, qui évite aux enfants « *des carences graves, leur assure un bon développement, une organisation de leur appareil psychique et des possibilités de relation à autrui* ».

Il est vrai que deux évolutions majeures marquent de façon opposée la situation des pères dans les années 1970-80 : d'un côté, dans la dynamique de la remise en cause des rapports sociaux traditionnels entre sexes, de nombreux jeunes pères s'essayent à une proximité nouvelle avec leurs bébés. Désignés de façon un peu condescendante par l'expression « papas poules », ils expriment cependant une revendication forte à de nouvelles attitudes à l'égard des jeunes enfants,

D'un autre côté, l'une des expressions de cette reconfiguration réside dans l'explosion des séparations conjugales dans la même période. De nombreux pères sont alors déstabilisés dans leur paternité, étant donné un contexte où neuf fois sur dix les enfants restent avec leurs mères ; ce fait montre le poids des déterminismes sociaux antérieurs et les résistances à la reconfiguration des places parentales. La prise de conscience sociale du risque de désaffiliation paternelle s'affirme, plusieurs enquêtes montrant que quelques années après la séparation une majorité de pères ne voient plus ou plus que rarement leurs enfants. De ces deux évolutions parallèles et contradictoires, les écrits en sciences humaines vont rendre compte.

La question du père.

Ainsi, à partir des années 80, toute une fraction des psychanalystes va s'évertuer à théoriser cette présence des pères auprès de leurs bébés, aussi bien de l'intérieur du champ lacanien avec par exemple Bernard This ou Françoise Hurstel, qu'en s'opposant à son emprise comme Christiane Olivier. Les sociologues de leur côté commencent à s'intéresser sérieusement à la question du père ; mais c'est d'abord par le biais de l'analyse des dissociations familiales et de leurs conséquences sur la paternité ou la beau-parenté.

Bien que perdue la position traditionnelle selon laquelle « le père est incapable de tirer du plaisir du rôle qu'il doit jouer et incapable de partager avec la mère la grande responsabilité qu'un bébé représente toujours pour quelqu'un » (Winnicott, 1957) et qu'il doive se satisfaire de son rôle de séparateur de la dyade et de médiateur du social, les contestations à l'égard de cette position dominante sont de plus en plus nombreuses et s'organisent en faisceau. Elles remettent en question pour chaque moment de la vie la légitimité d'une telle opposition entre les positions parentales.

Pour Geneviève Delaisi de Parseval (1981), « les idées reçues dans ce domaine constituent un écran idéologique qui se superpose à la réalité physiologique » car « au regard de la procréation, l'homme et la femme, le père et la mère, ont un fonctionnement psychique identique. Ils partent, si l'on peut dire, avec le même bagage psychologique (conscient et inconscient) et sont, en ce sens, des êtres humains avant d'être des êtres sexués ». Une telle assertion fait rupture avec la conception classique des positions parentales, en mettant en évidence les barrières mises jusqu'alors à l'investissement imaginaire des pères.

Les manifestations d'une couvade masculine (Nombre de pères produisent des symptômes durant la grossesse, dont beaucoup tournent autour de l'idée de modification du ventre (prise de poids, ballonnements, vomissements...) semblent traduire la participation inconsciente du père à la gestation. Le terme de couvade pour désigner cet état réfère aux pratiques ritualisées d'accompagnement des pères à l'accouchement de leur femme, bien connues des ethnologues, que l'on rencontre dans de nombreuses sociétés tout au long de l'histoire, durant la grossesse de la femme, et montrent l'importance de ce rapport imaginaire de l'homme à la grossesse et l'enfantement, et son implication fantasmatique, à l'opposé d'une représentation qui fait de l'enfant la « chose » de la mère. Mais l'une des conséquences de la généralisation de la contraception moderne va être d'éroder cette représentation en obligeant à « penser » l'enfant avant que de le faire. Aujourd'hui, il faut vouloir un enfant pour l'avoir, c'est-à-dire décider d'arrêter sa contraception. (*« Un travail qui s'effectue au stade de la conception d'un enfant, plutôt en amont qu'en aval de la naissance : plutôt au moment où les parents pensent l'enfant qu'au moment où ils l'éduquent »* (Bataille, 1989).

Au maternage va être associé un paternage de plus en plus présent, mais qui procède d'une façon de faire spécifique.

Dans ce débat, les travaux de la psychologie du développement servent à étayer l'idée de la reconfiguration des relations du bébé aux deux parents, que les travaux en question soient d'origine américaine ou réalisés en Europe. Ils contribuent à légitimer la compétence paternelle en matière de soins et d'éducation du jeune enfant, aussi bien d'ailleurs que l'importance d'autres acteurs de l'entourage de celui-ci comme les autres enfants du même âge.

Si bien que, dès le début des années 70, se créent des associations de pères vouées à défendre les droits de ceux qui se sentent éminemment floués dans la redistribution des places. Ces associations se focalisent sur la possibilité d'une plus grande proximité du père à ses enfants après la séparation, dans la logique de l'égalisation des places prônée par les nouvelles valeurs de référence. Tout un mouvement de pression se constitue alors, visant la reconnaissance d'une nouvelle place paternelle après la séparation ; il porte notamment sur la légitimation des pratiques de garde alternée.

En parallèle, la montée des séparations parentales et la prépondérance de la garde maternelle des enfants (9 fois sur 10) commencent à inquiéter le législateur. D'autant plus que les chiffres indiquent que de nombreux pères ne voient plus ou plus que rarement leurs enfants. La prise de conscience d'un tel risque de désaffiliation paternelle, qui remet en question l'égalité des lignées parentales, maternelle et paternelle, contribue à convaincre le législateur du bien-fondé des revendications à l'égalité. Une série de lois vont être votées qui promeuvent la coparentalité, en l'occurrence le maintien des liens de l'enfant à ses deux parents après séparation. En France, les lois de 1987/93 font éclater la notion de garde en distinguant, d'une part, la résidence habituelle de l'enfant et, d'autre part, l'autorité

parentale. Selon la nouvelle norme, cette dernière reste conjointe quelles que soient les situations de vie. En 2002 la légitimité d'une résidence alternée de l'enfant est reconnue au même titre que la résidence chez un seul parent. Il aura donc fallu 32 ans pour qu'en France la **coparentalité** dans la famille unie, que prône la loi de 1970 – remplaçant la puissance paternelle par l'autorité parentale conjointe – trouve sa pleine expression dans les situations post-séparation.

Cette évolution s'est effectuée non sans provoquer de multiples tensions, tout d'abord avec les défenseurs d'une conception traditionnelle de la famille (dont un certain nombre de cliniciens). De fait, malgré une orientation générale commune de promotion de l'égalité entre les sexes et de valorisation de la « démocratie familiale », des représentants de mouvements féministes et d'associations de pères s'opposent périodiquement.

Ce qui pose la question de la complémentarité des fonctions maternelle et paternelle auprès de l'enfant. Aujourd'hui, les spécialistes de l'enfance sont divisés : certains dénoncent le principe d'alternance en fonction de l'âge de l'enfant en insistant sur son besoin de continuité ; d'autres récusent cette interprétation en mettant en avant la primauté des liens.

Genres et parentalité : une mise en perspective

L'une des multiples raisons qui ont fait le succès du terme '**parentalité**' dans les discours publics depuis les années 90 a été que ce terme permet d'unifier les positions parentales sans distinguer le genre de la personne qui met en œuvre la fonction parentale ni préciser les raisons qui font qu'elle occupe cette position, que ce soit une mère, un père, un parent d'origine, un parent adoptif, un beau-parent, un coparent, un parent d'accueil... Si cette position a le mérite de reconnaître sans discrimination les différentes positions parentales possibles, elle a suscité des interrogations quant à la possibilité d'un déni de ce qui ferait la spécificité des places maternelle et paternelle, notamment au regard de ce que les cliniciens ont pu définir comme leurs fonctions.

« La définition d'une fonction de soin par son rapport à la figure de la mère et sa désignation comme fonction maternelle, de même que la définition d'une fonction d'autorité, par son rapport à la figure du père et sa désignation comme fonction paternelle, fige la représentation de la parentalité et de l'éducation dans des attributions à chacun des sexes qui amènent logiquement les parents à incarner ces fonctions, même si celles-ci sont par ailleurs désignées comme symboliques et indépendantes des supports concrets qui les assument. La mère ou le père apparaissent alors premiers par rapport aux fonctions qu'ils servent à nommer et, **la différence des sexes est essentialisée.**

Le biologique, même métaphorisé par le langage, demeure prépondérant, et la culture lui est annexée.

Au contraire, si les fonctions deviennent premières, et sont définies indépendamment de la nature de ceux qui les remplissent, la mère et le père ne sont plus annexés à leurs fonctions et peuvent légitimement investir des domaines que leur déniait la tradition, à l'image de ce qui se passe dans les jeunes couples. D'autres personnes peuvent aussi légitimement assumer des fonctions de soin et d'éducation, sans être considérées comme des substituts maternels ou paternels mais comme des éducateurs de l'enfant.

« Ce qui permet de reconnaître la spécificité des différentes personnes proches de l'enfant, notamment les professionnels des lieux d'accueil, et de ne plus accorder au modèle de la

famille nucléaire occidentale et bourgeoise un caractère d'universalité. »
(Neyrand, 2000, 20)

L'enfant pris dans la séparation parentale

Séparation parentale, synonyme de crise

Qu'une séparation parentale soit soudaine ou qu'elle fasse suite à des années de conflits, qu'elle soit consensuelle ou conflictuelle, **elle marque toujours une crise**. Un déséquilibre survient, le quotidien, les repères que parents et enfants avaient connus jusqu'alors sont bouleversés. Cette phase de décomposition familiale confronte chacun à un panel d'émotions, de difficultés, de questions et tous y réagiront selon leur histoire, leur tempérament, leurs croyances, leurs fragilités.

Retrouver un certain équilibre, reconstruire son monde après un tel événement prend du temps, nécessite de la patience et va mobiliser les capacités d'adaptation de chacun.

Et que le divorce soit presque devenu une norme sociale ne change rien au fait que cela reste une épreuve à traverser.

Qu'est ce qui se joue pour l'enfant ?

Il n'est pas possible de prédire, ou de généraliser le ressenti des enfants qui vivent cette expérience.

Mais, malgré le caractère intime de chaque histoire, il y a des points communs dans leur vécu, dans les enjeux auxquels ils vont devoir faire face.

Ils vont entrer dans un processus comparable à celui de deuils : deuil du couple parental, de la vie qu'ils avaient jusqu'alors, de certaines illusions aussi. Ils vont prendre conscience du caractère volatile, temporaire des situations, que rien n'est jamais définitif, acquis.

D'autres sentiments peuvent se superposer à la tristesse. Beaucoup ressentiront de la peur : de l'inconnu, de l'avenir, de perdre le contact avec un parent, d'être oublié dans la future reconstruction familiale,... Pour certains, la colère sera omniprésente : colère que les parents n'aient pas « tout essayé », colère vis-à-vis de celui qui est jugé responsable de tous ces bouleversements, ces désillusions. Parfois, c'est un sentiment de culpabilité qui domine : « Et si j'avais été plus sage, peut-être que papa et maman seraient toujours ensemble ...».

Toutes ces émotions se mélangent, d'autres s'y ajoutent (honte, stupeur, surprise...) ce qui colore leur vécu de façon unique.

La séparation remet également en question leur statut, ébranle le sens de leur propre existence. « Si papa et maman ne s'aiment plus, est-ce que moi ils vont continuer à m'aimer ? » Pour un enfant ; difficile de comprendre que l'amour que l'on porte à son enfant est différent de celui porté à son conjoint, de faire la distinction entre le niveau parental et conjugal. Cela est d'autant plus compliqué si les parents eux-mêmes ne sont pas en mesure de faire la part des choses. S'ils se critiquent, se dénigrent en présence de l'enfant, celui-ci ne se sent plus autorisé à faire vivre en lui la part de chacun de ses parents, il se vit comme coupé en deux, au risque que son sentiment d'unité se fissure.

Les enfants ont également besoin de **donner du sens**, de donner une place à cet événement. Replacer la séparation dans un contexte, les aider à l'intégrer dans le fil de leur histoire leur permettra d'avoir un sentiment de continuité. « Que s'est-il passé avant, quelle est l'histoire qui précède », « que se passe-t-il maintenant », « que va-t-il se passer ensuite ». Les récits, la narration seront différents selon leur âge, leurs capacités de compréhension, d'élaboration.

Aux adultes qui entourent ces enfants de prendre le temps de se mettre à leur écoute, sans a priori sur ce qu'ils vivent.

Pour illustrer mes propos

Je vais vous parler d'une enquête menée dans le cadre de la faculté de psychologie de Mons (Belgique) : **Le point de vue des jeunes dans les séparations parentales, vécus et stratégie d'adaptation**

Cette enquête a été menée en février 2016 sur une majorité de jeunes adolescents et adolescentes et jeunes adultes(40).

Question 1 - Quels sont les aspects du processus de séparation parentale qui ont posé problème aux jeunes ?

L'analyse des témoignages indique que les jeunes rencontrent surtout des difficultés lors des phases de **transition** qui parsèment le processus de séparation (annonce de la séparation, départ d'un parent, déménagements, recompositions familiales, etc.). Tous ces événements constituent autant d'étapes auxquelles le jeune doit s'adapter : difficultés économiques, changements organisationnels, modifications des relations familiales et des rapports sociaux, etc.

Pour la recomposition familiale - lorsqu'un des parents rencontre un nouveau conjoint et décide de s'installer avec lui – le jeune doit franchir une nouvelle étape qui peut s'avérer à nouveau difficile. Elle peut potentiellement altérer le parentage et le « coparentage ». Les relations et les contacts de l'enfant avec ses deux parents se modifient à nouveau (disponibilité parentale modifiée, voire diminuée).

En outre, de « nouveaux venus » entrent en scène :

-

-Le ou les beaux-parents (qui peuvent être vus comme des intrus ; qui peuvent jouer un rôle approprié ou non) ;

-

-Les enfants du nouveau conjoint. Situation qui exige de nouveaux réaménagements relationnels (partage des parents, arbitrages, etc.), et qui engendre de nouveaux défis : faire face à des rivalités, réorganisation des rôles et des tâches, répartition des territoires, s'accommoder à de nouvelles habitudes, de nouveaux rituels, de nouvelles valeurs, conflits de règles entre l'ancien système familial et le nouveau, etc.

La recomposition familiale peut déclencher de nouveaux phénomènes délétères et affecter une fois de plus la relation entre les ex-conjoints (dénigrement, rejets, rivalités) et compromettre plus encore le parentage et le « coparentage ».

Enfin, les jeunes sont confrontés à un nouveau couple dont les avatars peuvent devenir, si les choses se passent de nouveau mal, une nouvelle source de stress.

Cependant, nous verrons plus loin que la famille recomposée peut devenir aussi une ressource.

Question 2 - Quels sont les mécanismes (et les stratégies) d'adaptation à ce processus qu'ils ont mis en œuvre ?

Stratégies adaptées et inadaptées

Face aux défis évoqués ci-dessus, les jeunes mobilisent des stratégies très diverses.

Généralement, plus les difficultés sont importantes, plus ils déploieront de nombreuses stratégies.

Ainsi, une stratégie se révèle « **adaptée** » lorsqu'elle contribue au bien-être, à l'« affirmation de soi », au sentiment de maîtrise de soi et lorsqu'elle permet au jeune de protéger son

intégrité physique et psychologique à moindre coût. On dira en effet qu'une stratégie a un coût important lorsqu'elle gêne le développement psychologique du jeune et qu'elle altère profondément sa qualité de vie. Ce calcul est évidemment une affaire d'appréciation personnelle et s'évalue au cas par cas.

Nous pourrions en discuter.

Au rang des stratégies adaptées, citons par exemple la capacité du jeune à préserver sa place d'enfant (par exemple, via des stratégies d'affirmation de soi).

Par ailleurs, certaines stratégies sont en soi **inadaptées**. Celles-ci visent souvent à protéger autrui au détriment de sa propre personne. Elles n'en sont pas moins délétères. Par exemple : détourner la violence sur soi, dénier la réalité. In fine, ces stratégies font bien plus de mal que de bien et des mesures doivent être envisagées pour éviter qu'elles se développent.

Réponses ou stratégies ?

Nous devons ici relever d'autres mécanismes. Ceux-ci ne sont pas, du moins au départ, des stratégies mais des « réponses » (somatiques ou comportementales) face au stress : attitudes provocantes, agressivité, tentative de suicide, divers troubles internalisés comme la dépression. À ce stade, ces réponses ne sont pas mobilisées de façon consciente.

Cependant, en fonction des réactions de l'entourage et du rapport que le jeune et les parents « mesurent », ces réponses peuvent parfois se muer en stratégies.

Les bénéfices attendus peuvent être : attirer l'attention sur soi, se protéger, tirer certains avantages, reprendre du contrôle sur les adultes ou encore leur faire payer une « dette » symbolique. Dans l'esprit de certains jeunes, l'inadéquation de certains parents peut parfois, légitimer ce type de stratégie. Ce qui nous permet de souligner un aspect trop souvent occulté : Les jeunes ne sont pas toujours que « victimes » et peuvent parfois contribuer activement à certains dysfonctionnements.

Question 3 - Quels sont les facteurs qui les ont aidés dans ces stratégies d'adaptation ?

Le principal facteur de protection permettant la mobilisation ou l'émergence de stratégies adaptées se résume par un mot : les ressources

Parmi les ressources les plus importantes, les parents eux-mêmes peuvent jouer un rôle central. Leurs compétences et leur disponibilité constituent le premier enjeu de l'adaptation des jeunes. Nous avons déjà évoqué la coparentalité. On pourrait également évoquer la « contenance » qui décide du maintien des jeunes hors des conflits, ou encore l'engagement émotionnel (capacité à prodiguer de l'attention et de la « chaleur » affective), le soutien, la protection, la guidance parentale. Par ailleurs, leur capacité à identifier les difficultés de leurs enfants favorise la mobilisation d'autres ressources, par exemple la famille élargie ou des professionnels de l'aide. En l'absence de certaines de ces compétences parentales, le développement du jeune peut être sévèrement entravé.

->Un des résultats les plus marquants de l'étude est que les représentations et le fonctionnement familial à l'œuvre avant la séparation semblent impacter de façon décisive le déroulement, et sans doute l'issue de la séparation.

Si la dynamique familiale était fonctionnelle avant la séparation, celle-ci a de bonnes chances de le demeurer après la séparation (moyennant des aménagements importants malgré tout).

Si la dynamique familiale était dysfonctionnelle avant la séparation, le pronostic évolutif sera

plus réservé.

En résumé, le fonctionnement familial antérieur, sans être totalement déterminant, a tendance à peser lourd sur le déroulement de la séparation et, dès lors, sur le vécu des jeunes. Les familles fonctionnelles, dès avant la séparation, semblent affronter la crise avec de meilleurs outils et, apparemment, s'en sortent mieux.

Transformer les familles recomposées en une ressource

Ces données illustrent assez bien l'idée que la recomposition familiale constitue un défi car elle implique souvent, même lorsque les choses se passent plutôt bien, de nombreux aménagements symboliques (s'accommoder du nouvel arrivant, parfois perçu comme un intrus ; parfois s'accommoder d'une « nouvelle » fratrie et se partager les parents ; etc.) et matériels (déménager, changer de chambre, d'école, d'habitudes).

Lorsque les nouveaux conjoints s'immiscent dans les querelles conjugales de leur ancien conjoint, la situation peut devenir inextricable. Elle est également très embrouillée lorsqu'un des ex-conjoints donne à ses enfants un mandat de « messenger », « d'espion » ou de « saboteur » du processus de recomposition. Cependant, les données indiquent tout aussi clairement que la recomposition familiale peut devenir une ressource. Tel beau-parent se montre à l'écoute. Tel autre se montre soutenant sans jamais donner l'impression qu'il tente de « remplacer ». Tout au plus peut-il jouer un rôle de suppléant, lorsqu'un des parents s'est, de manière transitoire, mis à l'écart afin de panser ses éventuelles blessures.

L'opportunité d'une famille reconstituée offre aux enfants de nouveaux modèles et de nouveaux objets d'identification qui peuvent être propices au développement de leur personnalité. «L'obligation de nouer des relations et éventuellement de s'y confronter stimulera l'acquisition de nouvelles compétences relationnelles ou affinera celles qui existent déjà. La fréquentation de plusieurs espaces familiaux (maisons de chacun des parents et grands-parents, naturels ou acquis...) peut développer la capacité d'adaptation à des réalités différentes. Tout ceci ne sera possible, bien sûr, que si les expériences relationnelles ne sont pas chargées d'angoisse et de conflictualité. Aux adultes concernés de se montrer attentifs à offrir aux enfants le soutien dont ils ont besoin pour affronter les situations nouvelles!»

« Les pères » et « mères » de familles recomposées

Au moment de la fête des pères et des mères les enseignants font fabriquer des objets pour manifester leur affection à cette occasion. Comment les enseignants peuvent-ils se débrouiller lorsqu'il s'agit d'une famille recomposée ?

Les fêtes, c'est très intéressant, une fête, c'est quelque chose qui a une certaine importance dans la vie sociale, car c'est repasser par une pensée des origines. Quand on fête un anniversaire, ou la fête des pères, chaque année, on recommence, et pourquoi chaque année on recommence...parce que, peut-être que si on ne le faisait pas, on finirait par oublier qu'avoir un père c'est important, et que de le refaire chaque fois, c'est une manière de ritualiser quelque chose qui est important du groupe social. Il est important de prendre cette fête comme ce qu'elle est, c'est à dire rejouer quelque chose qui rappelle l'originaire. Si on retient cette idée, fêter la fête des pères pour un enfant qui va rentrer le soir chez sa

mère et son beau-père, va se poser la question, « alors ce père a qui c'est la fête, où est-ce que je vais lui témoigner de ça ?... et ce beau-père qui est gentil avec moi qu'est ce que je vais lui dire ?... » T'es pas mon père, t'es mon beau père.» donc cela pose tout un tas de questions que l'on ne peut généraliser mais qui sont des questions à poser régulièrement. Et je crois qu'au fond le mérite de ces travaux pratiques, faits avec les enfants, ça va être de poser tous ces débats complexes « qui s'occupent d'eux ?, l'ambiance dans laquelle ça se construit, la discussion qui s'y joint, »et chez toi ? T'as un père ? Etc.... » Je ne l'ai pas vu depuis longtemps »...mais moi mon père il est là... »

C'est presque plus l'ambiance dans laquelle tout cela va se construire qui permet à l'enfant de se positionner dans cet espèce de grand décor qu'est la famille recomposée qui est la sienne. Et que peut être, le soir quand il va rentrer, il va avec sa mère requestionner, »J'ai fait un truc pour mon père.... Mais j'en ai discuté avec l'instit, comme mon père je le vois plus.....tu pourrais m'en parler....

Cela va peut-être permettre à l'enfant un travail psychique, entendre parler de son père à nouveau, alors que cela faisait longtemps qu'il n'en avait pas entendu parler. « J'ai fait un cadeau pour mon beau-père.... » Qu'est-ce que tu en penses maman ?»....

On voit bien que lorsque quand l'enfant a travaillé avec son instit, avec les autres enfants, les questions se sont rallumées, ravivées, dans sa tête et que cela a permis la réémergence des fragments d'histoire.

Ce qui compte au fond pour lui, c'est que chaque année, à l'occasion de la fête des pères, la fête des mères, il va faire revenir dans sa tête les histoires de son enfance, les réajuster, avec sa vie quotidienne, avec ce que disent les autres. En faisant cela, à mon avis cet enfant fabrique de façon intéressante sa nouvelle histoire qu'il est en train de traverser à ce moment là.

Les enseignants sont peut-être sans le savoir en train de de fournir à l'enfant les moyens de se refabriquer à chaque occasion possible, les éléments qui permettent que l'histoire dans laquelle cet enfant vit, soit une histoire qui soit acceptable, puisqu'il en est le coauteur à chaque instant.

Conclusion

On ne répétera jamais assez, en cas de rupture conjugale, la nécessité d'aider les parents à «rester parents» malgré leurs dissensions. L'expérience, l'observation des enfants de familles dites disloquées permet de penser que, durant un à deux ans après la séparation, les enfants connaissent une perturbation affective; mais si le conflit parental diminue d'intensité, ils retrouvent un certain équilibre et ne devraient pas grandir de façon très différente des enfants de familles dites «intactes». La manière dont l'enfant peut accepter la séparation dépend en grande partie de la manière dont elle est gérée par ses parents, de la trace qu'il imagine laisser ou non en eux malgré la séparation. Bien sûr les enfants réagissent différemment selon leur âge, leur caractère et leur environnement; et, rappelons-le, il est erroné de croire que plus un enfant est jeune, moins il se rend compte ou moins il comprend, moins il souffre... Par ailleurs, ce n'est pas parce étant plus âgé, l'enfant «comprend» la situation qu'il l'admet! Suite à une séparation, l'enfant traverse une période de stress et d'anxiété, il peut en retirer un sentiment de culpabilité, de honte, de rejet, ou adopter des attitudes protectrices envers les parents.

Le plus dommageable pour l'enfant sont les disputes parentales à son sujet car le conflit persistant déstructure les enfants mis en position d'otage ou de témoin. Un parent ne

souhaite jamais faire volontairement du mal à son enfant, mais entre la théorie et la pratique, entre le rêve et la réalité, il y a parfois un hiatus infranchissable. En effet, il est courant de voir des couples en discorde s'entre-déchirer leurs enfants – se les arracher, en réclamer la propriété.

Aussi une écoute, un soutien, un coup de pouce d'une personne extérieure est nécessaire quand l'enfant risque de devenir une arme pour détruire l'autre. Sinon, lorsque les mots éclatent comme des bombes, l'enfant n'a plus, pour survivre au cataclysme, qu'à se boucher les oreilles et se fermer les yeux sur la vie...

En questionnant les parents sur les compétences de leur enfant, en les faisant réfléchir sur une façon possible de passer de ses compétences à ses besoins et de ses besoins aux capacités parentales d'y répondre, un thérapeute peut amener les parents à dépasser leur contentieux amoureux et à permettre à l'enfant de devenir un enfant fédérateur. L'essentiel pour l'enfant, ne serait-ce pas de sentir qu'au-delà de leurs conflits, ses parents éprouvent de l'intérêt pour sa vie à lui?

Malheureusement la voie qui respecte les besoins et le développement de l'enfant ne semble pas toujours être celle suivie par les juges et par les parents. N'est-on pas à l'ère du «droit à l'enfant» qui, trop souvent, ne craint pas de piétiner froidement les «droits de l'enfant»? Or, si la souffrance n'est en aucun cas à nier, une séparation bien menée ne devrait pas contrecarrer le processus de maturation psychique d'un enfant. Il mûrira sans doute plus vite, différemment de ce qui avait été imaginé au départ, mais son droit à devenir un adulte équilibré et serein n'est pas entaché à vie ! N'avons-nous pas tous à constater, un jour ou l'autre, que notre vie ne dépend pas de nos parents mais qu'elle est entièrement entre nos mains?

Céline MARTY FONTORBE

Médiatrice familiale

COMMENT PARLER DE L'ACTUALITÉ AUX ENFANTS ? IMAGES CHOCS, VIOLENCE...

INTRODUCTION

Les médias, et essentiellement la télévision, sont des sources où les enfants puisent beaucoup de leurs références, de leurs valeurs. C'est un filtre à travers lequel ils se représentent le monde.

L'impact des programmes de télévision peut être très positif. C'est un outil pédagogique, qui peut permettre une ouverture sur le monde, où les enfants peuvent accéder à un nombre de connaissances important, et illustrer des notions apprises à l'école par exemple ("C'est pas sorcier", "On n'est pas que des cobbayes"...).

L'objet télé est donc parfois intéressant mais il est trop souvent le reflet d'actes violents au sein de la société.

Si l'utilisation de la télévision n'est pas encadrée, limitée par les parents, des risques de dérives sont fréquents. On sait, par exemple, que le créneau horaire où les scènes de violence sont les plus représentées est de 16h30 à 20h. Ce qui correspond au temps de visionnage de nombreux enfants notamment (après l'école).

Il ressort également qu'enfant comme adulte, plus on est fatigué, plus on a le réflexe d'allumer la télé, et moins on a de recul par rapport à ce qu'on voit : on est imprégné par ce qui défile sous nos yeux, et au moment des publicités, les marques vont pouvoir se servir de notre « temps de cerveau disponible » pour nous vendre tout ce qu'elles veulent.

La violence dans les images peut être aussi, parfois, imposée à notre cerveau, et cela demande un effort de s'extraire du visionnage.

Certaines chaînes de télévision peuvent faire du matraquage d'informations, passent les évènements "scoups" en boucle, en direct souvent, et peut rendre addict, passif, sans recul ni réflexion...ni émotion. On s'approche même parfois de la télé-réalité (BFM TV).

Ce principe de banalisation de la violence nous pousse alors à nous questionner sur les raisons de tels glissements de notre société. Réalité ou exagération ? Démonstration uniquement du spectaculaire pour faire de l'audience ?

Un documentaire d'Arte : "Vers un monde altruiste ?" (Diffusé en février 2016, sur la propension désintéressée de l'être humain à se consacrer aux autres), commençait en démontrant que les journalistes avaient le choix de montrer des réactions positives ou négatives de la société pour un même évènement. Dans l'exemple proposé, il s'agissait d'un tremblement de terre en Haïti, où les journalistes diffusaient des images de corps coincés sous les décombres, des maisons détruites,

des gens en pleurs, des épidémies, la famine...Or, ce reportage expliquait que d'autres journalistes avaient filmé de nombreux exemples de solidarité au sein de la population, mais que très peu d'images avaient été sélectionnées pour la diffusion.

Même si la réalité d'une tragédie s'impose à tout le monde, et elle est toujours très difficile à supporter, nous avons la possibilité de ne pas subir les détails de l'horreur, en images notamment.

Nous savons que faire peur, fait vendre, crée de l'audimat, car cela répond à des satisfactions souvent inconscientes ou des "pulsions de mort" (Freud, 1920, "Malaise dans la civilisation").

Notre monde subirait donc une profonde mutation et la civilisation serait en souffrance.

On parle de la crise de nos sociétés aujourd'hui qui entraîne une montée croissante de la haine et du ressentiment (ex : discours anti islam, racisme...).

Une crise liée à de nombreux symptômes tant psychiques, qu'économiques et sociétaux, le déni de l'altérité, les désordres écologiques accompagnant la mondialisation, la permanence des guerres au Moyen-Orient, les déplacements massifs des populations (migrants), le retour du fanatisme religieux.

On voit apparaître des régressions culturelles, de nouvelles formes de passions centrées sur la mort, la destruction. Cette dévastation à l'œuvre concerne l'humanité tout entière, où la culture de la mort apporte une nouvelle définition de l'humain, et de l'in-humain.

Des exigences deviennent alors nécessaires pour maintenir les fondements de notre civilisation, dont le fait de se les rappeler et de les indiquer à nos enfants.

Le mot civilisation dérive indirectement du latin *civis* signifiant « citoyen » qui a donné « civil » et « civiliser ». La Civilisation est le « bien commun » des nations, la synergie de l'ensemble de nos activités, **qui se construit en permanence**. Elle a son passé, son présent et son avenir : histoire, mythes, traditions, monuments, œuvres d'art, littérature, savoir et savoir-faire, réalisations de toutes sortes.

Le rôle de transmission aux enfants est donc essentiel, de leur expliquer sans relâche les notions d'humanité, les arts, la culture. Les inviter à réfléchir, développer leur esprit critique, débattre sur la tolérance, le respect. Parvenir à des réflexions autour du fondement de la haine de l'autre, de la violence, des préjugés, du fanatisme...

Face à cette urgence, des expérimentations d'ateliers de philosophie avec de jeunes enfants existent partout dans le monde, valorisées par l'UNESCO (Chaire créée en 2016 pour la pratique de la philosophie avec les enfants : Base éducative pour le dialogue interculturel et la transformation sociale). L'objectif est de "former" des citoyens éclairés, lucides, ouverts sur le monde et les autres. (Cafés, débats citoyens...)

Cette notion de transmission des valeurs, du respect d'autrui, des interdits fondamentaux de notre civilisation, peut alors guider également les échanges en famille.

Des discussions et réflexions peuvent émaner même des images télévisées ou d'autres supports d'information, même s'il s'avère difficile pour les parents d'aborder l'actualité violente et son lot d'images choc avec les enfants. **Garder un certain recul devient essentiel** pour ne conserver que ce qui nous semble avoir du sens et qui est adapté à l'enfant.

Voici quelques propositions :

1 - Doit-on laisser regarder les actualités aux enfants ?

Le journal télévisé reste encore un rituel dans de nombreux foyers au moment des repas. Certains parents choisissent de placer les enfants dos à l'écran, en leur demandant de ne pas se retourner quand un sujet ou des images sont susceptibles de le heurter. D'autres préfèrent éteindre le poste en cas de reportage sensible, ou de faire diversion pour monopoliser l'attention de l'enfant. Ou d'autres encore, renoncent à regarder les informations à la télévision en présence de leurs enfants, et vont lire sur internet ou des journaux.

Beaucoup de parents sont donc conscients de l'impact potentiel de certaines scènes sur leurs enfants.

Le psychiatre Serge Tisseron, conseille aux familles de ne pas exposer les moins de 6 ans aux actualités, car ils n'ont pas encore suffisamment de repères et le niveau de langage pour comprendre. De plus, il serait très difficile de savoir ce qu'ils éprouvent ne pouvant pas facilement s'exprimer.

A partir de 7 ans, un enfant peut suivre les actualités mais les parents doivent le "mettre en garde contre la violence", en lui disant de partir dans sa chambre si les images le choquent, ou lui dire qu'il peut en parler si c'est éprouvant. Le psychiatre propose de donner des repères géographiques ou historiques à l'enfant, en situant sur un globe par exemple, en lui racontant les événements.

L'enfant ne doit donc pas être seul pour regarder le journal télévisé. Aussi, le repas n'est pas forcément le meilleur moment pour regarder les actualités car on ne peut pas aisément s'exprimer la bouche pleine, et parce que cela correspond à un moment de détente.

Par contre, interdire l'accès des enfants aux actualités ne sert à rien car il ira les regarder en cachette et les échanges ne pourront pas avoir lieu pour le rassurer.

Françoise Guérin, psychologue clinicienne et professeur à l'université de Lyon, indique que les enfants ne peuvent et ne doivent pas être coupés de l'information, et notamment pour des événements très graves au sein de notre pays (attentats). Ils en entendront parler de toute façon, lors de discussions d'adultes, dans un train, un métro, au restaurant, à l'école, par d'autres enfants.

Un événement comme un attentat "enveloppe toute la vie de la cité à laquelle appartient aussi l'enfant, on ne peut donc pas faire l'économie de le lui exposer" (François Dufour, Rédacteur en chef du journal "Le petit quotidien"). De toute façon il sera relié à l'école par le discours de l'enseignant et les autres enfants (voire déformé).

Si l'on sait que son enfant a entendu un flash radio, ou vu des images à la télé, il vaut mieux d'après cette même psychologue, en parler immédiatement, le questionner sur ce qu'il a vu et compris. Tenter déjà de mettre des mots sur leurs émotions.

Il faut donc les épargner au maximum de l'exposition aux images, car **l'impact de l'image est supérieur à celui de la parole. Le "trop réel" est source d'angoisse** (corps blessés, sang, visages des agresseurs...). Il est donc important d'en atténuer la crudité. Expliquer mais pas terroriser !

Si l'on choisit d'exposer les faits sans image, il vaut mieux alors faire un résumé succinct, sans donner de détails car c'est par les détails qu'on s'identifie. Et une forte identification peut être facteur de grande angoisse. (ex: de quelle couleur était le camion ? Il était de quelle marque ? Il y avait des enfants de quel âge?...)

Les parents doivent donc avoir "un rôle de barrage" en sélectionnant les informations et les supports. Les journaux "petit quotidien" ou "mon quotidien" par exemple, présentent de manière adaptée les actualités et proposent des réflexions plus larges telles que la vie et la mort.

2 - Comment expliquer les images et les informations choquantes pour rassurer les enfants?

➤ **Ne pas avoir peur de nommer :**

Dire la vérité à un enfant est primordial. Mais il est difficile de l'exposer quand on est soi-même rempli d'émotions. Si l'enfant les perçoit, même si c'est sain, il se peut qu'il garde ce souvenir. On peut aussi expliquer pourquoi on est touché autant, en disant "Moi je ne peux pas voir de telles images, cela me touche trop " ou attendre d'aller mieux pour mettre des mots ("On en parle tout à l'heure", laisse le temps de réfléchir à ses propres angoisses et de préparer ces mots).

Pour les tout-petits, sensibles encore plus au ton de la voix, on peut leur dire qu'il s'est passé quelque chose de grave dans le pays, qu'on est triste, mais qu'ils n'y sont pour rien ("C'est l'actualité qui nous angoisse, pas toi").

Parfois, demander juste à l'enfant ce qu'il a compris peut être suffisant. Partir de ces interprétations ou questions évite de se lancer dans de grandes explications (devancées) sans forcément que cela rejoigne là où en est l'enfant dans ses préoccupations, s'il en a.

Toutefois, donner le maximum de repères en fonction de ce que peut comprendre l'enfant est le conseil donné par la plupart des thérapeutes spécialisés : indiquer le pays, la ville, la date des événements, les explications des conflits...

Aux adolescents, qui ont moins de filtres que les parents parfois, car ils ont accès à internet en permanence pour beaucoup, aux réseaux sociaux, on peut les mettre en garde sur les images trop choquantes, "Tu ne devrais pas regarder ça !". On peut expliquer qu'aller voir ces images, peut répondre à des pulsions morbides et provoquer des problèmes psychologiques.

Traversant une période de fragilité, leur sensibilité est accrue. Les parents peuvent donc les faire réfléchir aux impacts possibles des images violentes et à la nécessité de

se protéger du trop d'infos, en expliquant qu'on n'est pas obligé de cliquer sur tous les liens vidéo que l'on reçoit...On peut aussi leur rappeler les valeurs humaines, la solidarité possible avec les personnes en détresse, souligner les mobilisations comme le don de sang...L'adolescence est aussi la période où on peut commencer à prendre du recul.

D'après François Guérin : "Le trop de réel anéantit l'espoir".

Par contre, pour Claude Halmos, psychanalyste, nommer y compris le nom des agresseurs peut aussi permettre aux enfants de penser à des individus précis, et non pas des personnes que l'on croise tous les jours. De toute façon, ils entendront parler des tueurs, et ces noms ne seront pas tabous.

Aussi, on peut parler "d'acte de guerre" concernant les attentats. Ce qui explique ensuite la présence d'autant de militaires dans les rues.

➤ Répondre aux "pourquoi"

Il semble qu'aucune de nos réponses ne nous apparait vraiment satisfaisante, même si on pense être le plus précis possible.

On choisit nos propres mots, en fonction de ce qu'on pense que l'enfant comprend, de ce que nous-mêmes pouvons être "en capacité émotionnelle" de dire.

Concernant les attentats, on peut dire qu'il y a des gens qui ont commis des actes très cruels, des personnes qui refusent qu'on ne pense pas comme eux, et qui sont prêts à tuer pour ça. On peut parler de criminels tyranniques. (Pas de "fous" car tous les gens dits "fous" ne sont pas des assassins). Des personnes qui font n'importe quoi au nom de la religion, et que ce n'est pas légitime.

De ce fait, en fonction de l'âge toujours, on peut en profiter pour donner des explications sur ce qu'est un terroriste, la religion pour les plus jeunes, la distinction nécessaire pour les plus grands, entre religion islamique (croyance et pratique religieuse) et islamisme (théorie politique ou guerrière qui peut mener au terrorisme). Et aussi, que le fait de bafouer les règles internationales est interdit (fondements de la civilisation). On peut aborder les conséquences des guerres, pour les familles, les villes détruites, les enfants orphelins...Le marché des armes (s'il n'y avait pas d'arme, il n'y aurait pas de guerre...mais à qui cela rapporte de l'argent ? aux pays industrialisés comme le nôtre...que les règles du commerce sont détournées...).

On peut aussi aborder le fait que la violence entraîne les pires excès : les combattants se sentent autorisés à tuer tous ceux qui les gênent...que chaque conflit armé provoque des horreurs, de graves atteintes à la dignité humaine.

Lorsque l'on donne la parole aux enfants, ils peuvent dire ce qui leur a fait peur dans les images ou les faits relatés. Ce qui les préoccupe souvent c'est le mobile : "Pourquoi les terroristes tuent ? ". Ils cherchent une explication pour savoir s'il peut leur arriver la même chose à eux (identification) et **si nous, les parents, on sera là pour les protéger.**

Derrière cette question "pourquoi ils viennent, et vont-ils revenir ?" il y a "Est-ce que tu seras toujours là pour moi ?" Il y a ce besoin de les rassurer : "Quoiqu'il arrive, je serai toujours là pour te protéger !...Tu ne seras jamais seul quoiqu'il arrive !"

➤ **Garder confiance**

"Le rôle des adultes est de rester du côté de la vie, de garder confiance en l'avenir et non d'accroître l'inquiétude en transmettant les doutes". (F.Guérin)

On peut expliquer que la Police, l'armée, les gendarmes, sont là pour nous protéger, qu'il se passe aussi des choses positives, rassurantes qui ne sont pas toujours montrées à la télé comme les détournements d'attentats, les enquêtes sur les suspects, les surveillances aux frontières, les procès qui démontrent qu'on est dans un état de droit (explication essentielle également sur le travail de la Justice, la nécessité des procès pour les familles des victimes).

Il est important d'observer aussi les comportements des enfants durant quelques jours après les événements : est-ce que le sommeil est perturbé ? l'alimentation ? L'enfant a-t-il des maux de ventre ? Est-il euphorique (manifestation de défense contre l'angoisse) ? S'il y a quelque chose d'inhabituel, on peut "leur tendre des mots" ou indiquer : "Je vois qu'il y a quelque chose qui te tracasse, mais on est là nous, avec toi". Si l'enfant ne souhaite pas s'exprimer et qu'il veut repousser même ces discussions, on peut aussi se dire qu'il a besoin de penser à autre chose et qu'il a besoin de se protéger pour continuer à vivre.

A travers nos actes et nos paroles, nous pouvons donc démontrer que la vie est plus forte, que la haine ne va pas nous atteindre (cf. "Vous n'aurez pas ma haine" Antoine Leiris, 2016, auteur et journaliste ayant perdu son épouse dans l'attentat du Bataclan), en proposant d'écouter ou de la musique, chanter, discuter de l'avenir, de ce qu'on aime faire, de ce que l'on rêve pour plus tard...A travers ces moments d'échanges là, on affirme également nos valeurs, le besoin de **construire un monde où on a moins peur de l'autre**.

On va devoir inventer ensemble notre façon de faire face. On a besoin de se soutenir pour y arriver.

Et pourquoi pas participer à des campagnes d'entraide pour les victimes afin de donner à l'enfant "**une posture active**" face à la misère du monde qu'il découvre sur le petit écran ? Ou participer à des débats citoyens, des actions sur comment "vivre ensemble", sur la laïcité, dans divers lieux de vie de l'enfant (centres de loisirs, écoles...).

Céline MARTY FONTORBE

Médiatrice familiale

PÈRE, MÈRE : COMMENT S'ENTENDRE POUR ÉDUQUER ?

Depuis les années 70, la crise économique, l'urbanisation de la société, la croissance des moyens de communication, les individus sont libérés des contraintes. Le sentiment de vivre en communauté se restreint au fur et à mesure.

Ces transformations de la société impactent sur les relations intrafamiliales. La famille change de "nature sociale" (Durkheim) : il y a un affaiblissement du "communisme familial" au profit de l'individualisme.

Chaque membre de la famille a sa personnalité et les divergences apparaissent.

Chacun a sa manière personnelle de sentir et de penser. Chacun exprime sa propre individualité.

Une évolution de la cellule familiale et du rapport à la parentalité s'opère alors.

Déjà, la loi de 1970 a promu la notion d'autorité parentale conjointe (à la place de la puissance paternelle) et de coparentalité.

Puis la loi de mars 2002, a défini cet exercice conjoint de l'autorité parentale.

"C'est l'idée selon laquelle il est de l'intérêt de l'enfant d'être élevé par ses deux parents, dans la famille fondée sur le mariage comme dans la famille créée hors mariage, que le couple parental soit uni ou désuni".

Le point de départ est donc l'enfant et ses droits, notamment celui d'entretenir des relations avec ses deux parents, et de **profiter d'une éducation définie en commun**.

Ce principe de coparentalité établit l'égalisation :

- des positions parentales du point de vue de l'enfant,
- des devoirs des parents à l'égard de l'enfant,
- du respect de l'autre parent.

L'acceptation de l'autre parent est donc incontournable.

La coparentalité est, pour certains, assimilée à la notion de partage (de l'éducation, des tâches domestiques...), pour d'autres, à la notion d'accord, de discussions, de négociation permanente.

Une étude révèle que la coparentalité renvoie à **la qualité de coordination entre adultes dans leurs rôles de parents**, à la façon dont les pères et mères se soutiennent ou se dénigrent.

Il existe donc de multiples façons de construire une relation coparentale solide et fonctionnelle.

Or, cette construction de relation parentale n'impose pas de relation de couple : **les deux dimensions conjugale et parentale sont interdépendantes mais bien distinctes.**

Aussi, les parents ne sont pas obligés de s'entendre sur tout.

Tout comme après une séparation, les ex-conjoints peuvent poursuivre des relations co-parentales de qualité sans pour autant être d'accord sur tout.

Pour établir une parentalité respectueuse et trouver un consensus éducatif, il semble nécessaire de:

- laisser la place à l'autre parent pour qu'il puisse affirmer sa parentalité comme il la souhaite,
- co-crée un modèle éducatif qui convienne aux deux parents.

1 - LAISSER DE LA PLACE A L'AUTRE PARENT- RECONNAISSANCE DE L'AUTRE AVEC SA DIFFERENCE (principe d'altérité) :

L'individualisme peut représenter un danger car il peut être facteur d'égoïsme et d'indifférence. La culture du narcissisme peut créer une incapacité à dialoguer, des phénomènes de rejet de l'autre, ce qui peut s'avérer destructeur.

Mais aussi, l'individualisme peut être associé à la défense des droits de l'homme qui place l'individu, sujet de droits, au cœur du projet social. On peut parler d'individualisme créateur, mais qui n'est pas spontané. Il est l'aboutissement d'une conquête : par la responsabilisation, chaque parent peut découvrir une éthique de la discussion. Chaque individu peut se définir lui-même, s'affirmer, affirmer sa place, ses valeurs, sa personnalité, à travers un processus d'échange et de reconnaissance interpersonnelle.

On peut alors parler d'individualisme relationnel et non d'individualisme narcissique. (Cf Jacques Faget et Habermas)

Il est alors possible de vivre une parentalité les uns avec les autres, plutôt que les uns à côté des autres.

Concrètement, cela peut se traduire par respecter la position de l'autre, dans ses constats, repérer les forces et les faiblesses de chacun. Les reconnaître soi-même, et oser les dire à l'autre.

Après les avoir identifiés, il est alors possible de se laisser faire mutuellement : par exemple, les devoirs avec le père car il est plus souple et patient ; et l'endormissement avec la mère, car la lecture d'histoires lui plait beaucoup.

Lorsqu'un terrain d'entente est trouvé, il est essentiel de pouvoir le tenir : laisser faire l'autre sur ce qui a été convenu sans le critiquer. Savoir lâcher n'est pas toujours évident. Mais on ne peut pas exiger que l'autre change si on ne lâche rien de son côté. Pour cela, il faut tenter de comprendre la position de l'autre, connaître ses arguments, et non les juger (cela peut être en lien avec l'enfance de chacun).

On ne fera jamais pareil puisqu'on est différent.

Les critiques d'un parent sur l'autre sont par contre très nocives si elles ont lieu devant les enfants. C'est donc une nécessité de les éviter car les enfants peuvent tirer parti de ces oppositions, en jouer pour prendre une position de pouvoir par exemple. Ils savent très bien à qui demander ce qu'ils veulent, et cela peut détruire l'autorité de l'autre parent.

Egalement, le fait de mettre la parole de l'un en doute devant l'enfant ou lui autoriser ce qui vient de lui être refusé par l'autre, discrédite le parent.

Par contre, on a le droit de ne pas être d'accord sur tout, on peut expliquer aux enfants que nos différences de parcours, d'éducation dans nos familles respectives, de culture familiale, de valeurs, nous amène à être différents mais **quoiqu'il arrive on respecte la position de l'autre.**

Que l'on vive ensemble ou séparés, laisser une place à l'autre dans son droit à la différence permet à l'enfant de percevoir l'importance de l'autre parent, à ce parent de pouvoir vivre pleinement sa relation à l'enfant.

Aussi, la différence crée la richesse. L'enfant a besoin de se construire sur ces différences.

Cet équilibre est difficile à trouver après des recompositions familiales notamment. Il est difficile de ne pas vouloir contrôler ce que vit l'enfant dans l'autre famille. Il est rare de pouvoir trouver un accord sur l'éducation au quotidien. Il ne reste qu'à faire confiance et accepter que cela puisse se passer autrement ailleurs.

Lorsqu'on est beau-père ou belle-mère, on ne peut pas se substituer aux parents de l'enfant, donc il est possible d'imposer des règles de vie pour tout le monde dans la maison mais pas de prendre des décisions importantes pour l'enfant.

2 - ETABLIR UN PROJET ETHIQUE POUR LES ENFANTS : CO-CREER UN MODELE EDUCATIF PROPRE :

Les enfants ressentent une insécurité quand leurs parents ont des positions différentes, quand ils se disputent devant lui.

Il est essentiel de pouvoir échanger en amont, en dehors de sa présence, sur ce qui est important pour soi en tant que parent, sur ses priorités, valeurs éducatives, pour pouvoir construire une base, **un projet commun d'éducation** qui sera suivi et expliqué à l'enfant.

Se mettre d'accord sur le sens que l'on donne à l'accompagnement de son enfant dans la vie : que veut-on lui transmettre ? Veut-on qu'il soit tolérant, altruiste ? Quel humain a-t-on envie qu'il devienne ?

Ce qui nécessite forcément de s'extraire du quotidien pour prendre du recul, se poser pour discuter, et de commencer par se questionner soi-même : qu'est-ce qui fait sens dans ma vie ? Quelles sont mes valeurs ? Pourquoi ai-je envie de créer ce contexte de vie pour mon enfant ?

C'est en parlant que les parents pourront construire le projet éducatif pour leur enfant, et le remanier au fur et à mesure de leurs tâtonnements, cheminements personnel, commun et en lien avec les besoins de l'enfant.

Bibliographie

- "Grandir avec ses enfants", Nicole Prieur, Marabout, 2007.
- " Sociologie de la famille contemporaine", François De Singly, Armand Colin, 2007.
- " Du principe de coparentalité et de sa mise en œuvre", F. Vauvillé, Presses universitaires du Septentrion, 2003.
- Revue EMPAN N° 72 " Médiation familiale et lien social", Erès, 2008.
- "Les enjeux de la parentalité", Didier Houzel, Erès, 2014.

Textes déjà publiés en 2015

Les thèmes suivants ont été abordés pour la première fois en 2015.

Vous pouvez consulter les textes correspondants dans le « Bulletin de la parentalité 2015 » sur notre site www.famillesrurales.org/tarn , rubrique « Accompagnement parental ».

« Comment parler de la sexualité aux enfants ? », par Patricia Loubet, psychologue clinicienne.

« L'adolescent aujourd'hui et le Net : Facebook, Twitter, Messenger... », par Eric Dubois, psychanalyste.

« Doit-on tout dire aux enfants ? », par Patricia Loubet, psychologue clinicienne.

« La fratrie : entre amour et rivalité », par Caroline Santa-Rita, psychologue clinicienne.



Tarn

